

JOURNAL

indépendant | intrépide | sans compromis

FRANZ WEBER

octobre | novembre | décembre 2013 | No 106 | AZB/P.P. Journal 1820 Montreux 1



**Chacun de nous peut
sauver des arbres**

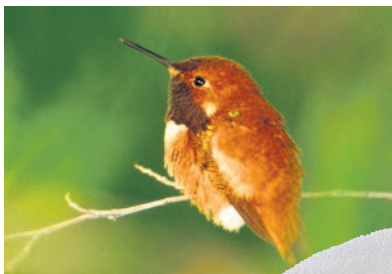
20

**L'éternelle question du
POURQUOI de la
souffrance**

4

**Poissons d'aquarium
Un commerce qui vide les
océans**

14



En faveur des animaux et de la nature



Notre travail est au service de la collectivité

Les actions de la Fondation sont motivées par la conviction que les animaux dans leur ensemble en tant que partie intégrante de la création, ont droit à l'existence et à l'épanouissement dans un habitat convenable, et que l'animal individuel en tant qu'être sensible a une valeur et une dignité que l'homme n'a pas le droit de mépriser.

Aussi bien dans ses campagnes de protection et de sauvetage de paysages, que dans celles d'animaux persécutés et torturés, la Fondation s'efforce inlassablement d'éveiller en l'homme sa responsabilité vis-à-vis de la nature et d'obtenir pour les peuples d'animaux un statut juridique parmi les institutions humaines leur garantissant protection, droits et survie.

La FFW, reconnue d'utilité publique, est exonérée d'impôts. Pour pouvoir continuer à remplir ses grandes tâches au service de la nature et du monde animal, la Fondation devra toujours faire appel à la générosité du public. Politiquement indépendante, subventionnée ni par l'économie, ni par les pouvoirs publics, elle dépend entièrement des seuls dons, donations, legs, etc...



*Quand tout semble vain, quand tous les
espoirs s'en vont, quand on est saisi
d'accablement face à la destruction de la
nature et à la misère des animaux persécutés
et torturés...on peut encore se tourner vers la
Fondation Franz Weber .*

Aidez-nous ! Chaque don, aussi modeste soit-il, est important et reçu avec gratitude.

Comptes:

SUISSE: Banque Landolt & Cie, ch de Roseneck 6, CH-1006 Lausanne, CCP 10-1260-7, compte Fondation Franz Weber,
IBAN CH76 0876 8002 3045 00003 ou compte postal 18-6117-3 Fondation Franz Weber, 1820 Montreux 1 IBAN CH3109000000180061173

FRANCE: Crédit Agricole Mutuel Alpes Provence, Avignon, Compte no 9483909 3 133, Code établissement 11306, Code Guichet 00084, Clé
R.I.B 59, BIC AGRIFRPP813, IBAN FR76 1130 6000 8494 8390 9313 359

SVP, préférez le E-Banking

www.ffw.ch



Editorial

Vera Weber

Cher lecteur, chère lectrice

Pour le lobby de la corrida en Espagne, l'annonce de la suppression des corridas en Catalogne en 2010 fut un choc. Aussi avait-elle réagi avec virulence en lançant, sur le plan national, une initiative législative qui formulait trois revendications: Que la corrida soit reconnue comme patrimoine culturel espagnol. Que la corrida soit réintroduite en Catalogne. Et pour couronner le tout : que l'Espagne demande à l'UNESCO de déclarer la corrida patrimoine culturel mondial !

Après deux ans de marchandage avec un gouvernement qui approuve la torture d'animaux comme spectacle public et accepte d'autres cruautés envers les animaux, le bien maigre résultat de cette démarche a été une âpre déception pour le lobby de la tauromachie : aucune des trois revendications n'a été acceptée dans la forme demandée. Tout au plus, le gouvernement a-t-il adopté une loi qui confirme que la corrida sera considérée comme faisant partie du patrimoine culturel des Espagnols et qui contient des phrases comme „des mesures d'encouragement pourront être adoptées“. Ce qui est déjà un malheur en soi !

Cependant, ce débat absurde sur le maintien d'un spectacle cruel et dégradant qui n'a pas sa place au 21ème siècle, a provoqué une riposte puissante des mouvements anti-corridas: le lancement d'une initiative populaire en 2014, ressemblant à celle qui a abouti, en 2010, à la suppression officielle de la corrida en Catalogne. La coordination de toutes les organisations de protection des animaux en Espagne permettra de récolter des millions de signatures. La revendication? Faire supprimer une fois pour toutes la seule chose qui permet à la corrida de survivre: les subventions et les fonds publiques.

Vera Weber, Leonardo Anselmi et toute l'équipe de la Fondation Franz Weber en Espagne et en Amérique du Sud.

Nature

Table rase à Netstal	>> 19
Sauveurs d'arbres en action	>> 20-21
Sur les traces des chemtrails	>> 22-23

Animaux

Aux paradis des brumbies Galahad	>> 7
Equidad Le rêve prend forme	>> 8-9
Chevaux éboueurs au Mexique L'enfer de Neza	>> 10-11
Colombie 15'000 marchent pour les animaux	>> 13
Poissons d'aquarium Un commerce qui vide les océans	>> 14-15
Veaux L'isolement en «frigo»	>> 16
Races anciennes Le cochon laineux	>> 17

Courrier des lecteurs

Parole aux lecteurs	>> 26-27
----------------------------	----------

Société

Sensibilité et sensiblerie	>> 4-6
Cochonnerie de gaspillage	>> 18
L'hystérie à la croissance	>> 24-25
Il y a 50 ans, à Paris	>> 28-30
Fondation Franz Weber Bilans	>> 31

Pour vos dons:

Banque Landolt & Cie, chemin de Roseneck 6, 1006 Lausanne
ou Compte postal 18-6117-3 Fondation Franz Weber,
1820 Montreux 1, IBAN CH31 0900 0000 1800 6117 3

Impressum

Editeur: Franz Weber pour la Fondation Franz Weber et Helvetia Nostra

Rédacteur en chef: Franz Weber

Rédaction: Judith Weber, Walter Fürspreh, Vera Weber, Alike Lindbergh, Hanspeter Roth, Silvio Baumgartner

Mise en page: Claudia Trinkler, Ringier Print Adligenswil AG

Impression: Ringier Print Adligenswil AG

Rédaction, Administration: Journal Franz Weber, case postale, CH-1820 Montreux (Suisse),
tél 021 964 24 24 ou 964 37 37. Fax: 021 964 57 36. E-mail: ffw@ffw.ch – Site internet:
http://www.ffw.ch

Abonnements: Journal Franz Weber, abonnements, case postale, 1820 Montreux,
Tél. 021 964 24 24 ou 964 37 37

Tous droits réservés. Reproduction de textes, de photographies ou d'illustrations avec la permission de la rédaction seulement. Toute responsabilité pour des manuscrits, des livres ou autres documents (photos, etc) non commandés est déclinée. CCP: Si vous désirez soutenir le journal ou l'œuvre de Franz Weber par un don, veuillez l'adresser au CCP 18-6117-3, Fondation Franz Weber, 1820 Montreux.

«Le cœur a ses raisons que la raison ignore» mais... «Il faut savoir raison garder»

■ Alik Lindbergh

La raison d'être de la souffrance est une énigme qui reste irrésolue depuis sans doute l'aube de l'humanité jusqu'à nos jours. Certains y perdent la foi en un Dieu de bonté (... «Je ne crois plus en Dieu! S'il existait, il ne permettrait pas de telles choses!...»), certains autres (les plus nombreux) se contentent de détourner les yeux... jusqu'au moment inévitable où ils sont eux-mêmes frappés. D'autres encore se lamentent interminablement – et ne font aucun effort pour contrer la fatalité. Mais quelques-uns tentent courageusement, au coup par coup, et tant bien que mal, de combattre autant que possible ce mal, indissociable de la vie sur terre: la souffrance omniprésente qui apparaît sous toutes ses formes comme une sorte d'abominable «injustice immanente» à nos cerveaux humains.

L'Honneur de l'Homme

Lorsqu'elle est infligée à des innocents – comme le sont entre autres les animaux – la souffrance nous indigne, et bouleverse toute âme sensible. L'honneur de l'Homme – lorsqu'il a de l'honneur! – c'est d'avoir ponctuellement tenté, par des principes de vie, des valeurs inculquées à ses enfants, des créations comme la chevalerie ou la médecine, de combattre tant bien que mal la souffrance partout où elle frappe.

C'est notre sensibilité qui nous a dicté cela, tout au long de notre évolution, de nos civilisations, c'est notre sensibilité qui a sauvé l'honneur de notre cruelle espèce, c'est elle qui nous permet de sentir que nous avons une âme.

Hélas! Tombant de Charybde en Scylla, il est un certain nombre de gens qui développent une sorte de maladie de la sensibilité, pathétique et exaspérante, communément dénommée «sensiblerie», qui fait de ceux qui en sont affligés des inadaptés à la dureté de la vie.

C'est de la souffrance liée à la vie terrestre, et de ce qu'elle éveille en nous de bon ou de discutable, de merveilleux et d'imparfait, que je voudrais vous entretenir en toute franchise entre gens de bonne volonté qui tentent d'agir et de réfléchir sainement, loin de cette «sensiblerie» qui brouillerait leur vision et bloquerait tout pragmatisme.

Traité de «femmelette»

Le dialogue de sourds qui oppose les gens sensibles à ceux qui ont le cuir épais ne date pas d'hier. Peut-être même le gouffre d'incompréhension entre les uns et les autres s'est-il creusé davantage lorsque, en rejetant notre animalité, nous y avons perdu en sagesse et en juste perception des règles naturelles.

Quoi qu'il en soit, si nous appartenons à la race des gens sensibles, qui de nous ne s'est

entendu reprocher sa «sensiblerie» lorsqu'en fait, il montrait *de la compassion* – vertu majeure s'il en fut?

«La sensiblerie», terme péjoratif qui devrait désigner uniquement une déviance morbide (et stérile, parce que passive) de la sensibilité, est utilisé à tort et à travers pour stigmatiser l'empathie et se sent méprisant, voire injurieux.

Bien que notre société la réserve en priorité aux femmes, avec une certaine prédilection mauvaise pour les vieilles femmes, cette injure, synonyme de ridicule faiblesse, sert ponctuellement à rabaisser des hommes fussent-ils des héros impavides. Participent-ils à une action en faveur des bêtes martyres? à une opération de sauvetage d'une espèce menacée? les voici considérés comme des femmelet-

tes par de stupides machos qui n'ont pas le dixième de leur courage!

Le contraire de «faible»

Peut-on sans rire considérer comme une déviance hystérique la compassion de Victor Hugo pour un crapaud aux yeux crevés par des gamins sadiques? Peut-on voir un comportement névrotique dans l'habitude qu'avait Léonard de Vinci d'acheter sur les marchés tous les petits oiseaux captifs pour les rendre aussitôt à la liberté? Peut-on confondre Théodore Monod avec une femmelette parce qu'il n'aimait ni la chasse ni les chasseurs? Evidemment: NON!

Mais, bien sûr, feindre de confondre sensibilité et sensiblerie est délibéré: cela autorise à traiter en malades ceux qui combattent les cruautés ordi-



naires infligées aux bêtes, et de rejeter leurs revendications comme divagations de vieille folle pleurnicharde!

Loin d'être un signe de faiblesse, la faculté noble de s'émouvoir devant la souffrance d'autrui – à quelque espèce qu'il appartienne – est un signe de qualité émotionnelle élevée, et demande, de surcroît, la plus vraie des formes de courage: le courage dans la durée.

Car il en faut, de la force et du courage, pour s'imposer constamment de regarder en face d'insoutenables horreurs ou même de terribles, lentes, détresses désespérées... Cela stresse profondément, cela blesse les gens sensibles au point de leur laisser non seulement des bleus à l'âme, mais parfois de discrètes cicatrices, qui ne se refermeront jamais tout à fait.

Nous savons tous ici, n'est-ce pas? de quoi je parle? nous en sommes d'autant plus conscients que, n'étant pas des anges, nous avons tous, un jour ou l'autre, eu la tentation de fermer les yeux et de nous boucher les oreilles, pour protéger notre pauvre cœur. Mais, lorsqu'on est sensible, ça ne dure qu'un moment: il faut respirer un bon coup, faire face – par amour, par respect pour les victimes. Par dignité.

Une sensiblerie qui nuit à la cause animale

C'est probablement la plus évidente différence comportementale entre la sensiblerie et la sensibilité: la sensiblerie ne cherche pas les solutions, elle geint, en les repoussant sous le prétexte qu'elles ne sont pas satisfaisantes. Et il est vrai que la plupart du temps elles sont un peu bancalées au regard de l'utopie angéliste. Ceux qui manifestent de la sensiblerie fuient sou-

vent parce que « ça (leur) fait trop mal de voir ça ! »

Pire, parfois, certains semblent se délecter devant ses souffrances qu'ils dénoncent en pleurant, avec une étrange complaisance masochiste des plus dérangeantes.

Je me souviens, par exemple, de cette jolie jeune femme, militante anti-vivisection, dont tous les murs de sa chambre à coucher étaient couverts de haut en bas de photos abominables d'animaux torturés en laboratoires. Le ton vertueux sur lequel elle me déclara que c'était «pour ne pas oublier ça une seule seconde» me glaça le sang.

L'évidente morbidité de tels excès permet de comprendre le rejet que la sensiblerie inspire aux gens sains – et cela fait beaucoup de tort à la cause animale!

Mais comment peut-on confondre un comportement aussi clairement pathologique avec la juste colère de celui qui s'interpose entre un âne et la brute qui le bat sauvagement?

Pour en finir avec la vraie sensiblerie, je dirai que lorsque j'y suis confrontée elle me révolte mais aussi que j'ai malgré tout plus de sympathie pour elle que pour la cruauté et que, tout comme le grand romancier Romain Gary, *«je préfère être accusé(e) de sensiblerie que d'insensibilité.»*

Et bien entendu, cela m'arrive! Tout récemment encore un ami m'a reproché d'être «trop sensible» et «d'exagérer» parce que je nourris chaque jour depuis plusieurs années une quantité (hélas grandissante!) de chats errants. Ils pullulent dans mon petit hameau, où personne ne stérilise les chattes et où est morte il y a quelques années une vieille dame un peu folle qui en gardait plus de vingt enfer-



Léonardo da Vinci, le plus grand génie de tous les temps, achetait sur les marchés les oiseaux captifs pour les rendre aussitôt à la liberté.

Bild zvg

més dans une grange insalubre, où les minous se reproduisaient sans contrôle. A sa mort, on ouvrit les portes, et les pauvres chats s'égaillèrent dans les bois et les champs sans que nul s'en soucie.

Peu à peu, évidemment, les uns après les autres errant à la recherche de nourriture et d'abris, ils se sont aperçus que dans mon grand jardin il y avait toujours des bols de croquettes pour les hérissons et certains petits oiseaux, et des abreuvoirs remplis d'eau fraîche...

Je n'ai pu – faut-il le dire? – supporter de les voir faméliques, trembler de tous leurs membres en apercevant de la nourriture. Et j'ai pris l'habitude de les nourrir. Sauvages, méfiants, ils sont presque tous inapprochables et... se reproduisent. D'une quinzaine ils sont passés à près de quarante...

Dilemme douloureux

J'ai répondu au vieil ami qui me grondait gentiment pour mon inconséquence par la phrase de Romain Gary citée plus haut, et, comme c'est un très brave homme, il a approuvé, un peu gêné, mais en ajoutant tristement que ma

générosité favorisait leur prolifération excessive. Il ne m'apprenait rien, mais... QUE FAIRE? les laisser mourir de faim?

Cette anecdote – pour moi assez brûlante – n'est qu'un exemple banal parmi des milliers d'autres des dilemmes déchirants auxquels les amis des animaux sont constamment confrontés et que seuls parmi la foule indifférente ils tentent de résoudre aussi bien qu'ils le peuvent.

Bien sûr, solidement planté dans une réalité paysanne où prime le bon sens, mon ami avait raison: en nourrissant en suffisance les chats errants, j'ai assuré leur survie et donc favorisé indirectement leur prolifération nuisible!...

Une tragédie de dimension mondiale

Oui – NUISIBLE, pour la nature environnante et pour eux-mêmes, comme toute prolifération anarchique non contrebalancée par la prédation, garante d'équilibre. Or, celle-ci n'existe plus, éradiquée en totalité ou presque par les humains: plus de lynx, plus de loups, peu de renards, plus d'ours (impitoyablement traqués), plus



Victor Hugo, un des plus grands écrivains et dramaturges français, exprimait dans un poème sa compassion pour un crapaud torturé par des gamins.

guère de grands oiseaux de proie.

Ce problème n'est pas mon problème, c'est une tragédie mondiale partout répandue et nous ne pouvons y trouver que des solutions – de «rafistolage» - boíteuses. Mais, si imparfaites et discutables soient-elles, elles valent mieux en tout cas, que la «sagesse démissionnaire» (comme l'appelait l'écologiste Jean Carlier) consistant à ... «ne rien voir – ne rien entendre – ne rien dire»... et surtout NE RIEN FAIRE!

Ce qui est terrible, c'est qu'il n'y a pas de vraiment jolie solution – je veux dire vraiment heureuse pleinement, vraiment naturelle – à ce genre de situation – pas de happy-end, seulement une amélioration, ou l'évitement d'une catastrophe. Prenons, par exemple, la stérilisation: il faut bien admettre qu'elle n'a rien de naturel. Elle enlève aux animaux un des éléments

dynamiques essentiels de leur vie...

Gaffe après gaffe

Mais le problème du surnombre est implacable: une horde de chats ensauvagés devient rapidement un péril mortel pour les oiseaux – en particulier ceux qui nichent au sol comme les rossignols, les engoulevents, etc.. etc...

Les écureuils et les petits mustélidés sont également menacés, ainsi que les grenouilles devenues si rares.

Il en est de même cela va sans dire pour toute espèce en surnombre si belle, utile, ou émouvante soit-elle lorsque sa population est en équilibre avec le milieu. Aucune sympathie de notre part ne peut faire mentir cette vérité. Trop de chevreuils, de sangliers, de rats, de lapins, d'étourneaux, de goélands, de chiens errants,... d'humains... tout cela est porteur de problèmes écologiques parfois irréversibles,

comme certaines désertifications, comme la disparition d'autres espèces (tout aussi séduisantes), comme des épidémies etc...

Bien sûr, la faute en est à l'homme qui ne cesse d'accumuler les gaffes écologiques, éradiquant tantôt les prédateurs, tantôt les proies, amenant des animaux sauvages à la clochardisation et à la dépendance vis-à-vis de nos déchets, comme les ours polaires. La gestion de ces problèmes par la régulation des populations en expansion alarmante est laissée soit aux chasseurs soit à des élus locaux parfois sans la moindre connaissance des règles écologiques et qui prennent des décisions aberrantes comme de disperser des appâts empoisonnés qui causent des hécatombes aussi aveugles qu'atroces.

L'immense POURQUOI ?

Quant aux associations de protection animale, elles sont le plus souvent débordées, comme toutes celles que depuis deux ans je tente d'alerter et de mobiliser pour la stérilisation des chats errants de mon hameau, et qui, désespérées, ne peuvent plus accepter de traiter une grande partie des cas qu'on leur expose, laissant les amis des bêtes se débrouiller seuls, tiraillés entre leur amour et leur raison qui leur dit que laisser la situation se dégrader serait un crime.

Mais le dilemme est dur - très dur: c'est le bistouri ou l'euthanasie, la castration, ou la mort. Choix déchirant pour lequel il faut une force pragmatique que la sensiblerie ne permet pas.

Ce genre de dilemme qu'en dépit des difficultés, je résoudrai tôt ou tard de mon mieux, nous ramène au constat de départ, si difficile à admettre: la VIE, la merveilleu-

se vie pleine de grâces, est aussi pleine de souffrances. Et l'on comprend que la question si souvent créée vers Dieu soit: POURQUOI? – pourquoi fallait-il que la souffrance fasse partie des données de la vie? Pourquoi les maladies, les blessures, les chagrins, la misère, la faim? Pourquoi ce fléau de la douleur omniprésente?

Avec toute notre bonne volonté

Nous avons tous nos réactions personnelles devant cette énigme: philosophiques, religieuses, souvent combattives, toutes sont imparfaites, incomplètes, ou même contradictoires, mais elles sont toutes à notre honneur, elles sont peut-être la raison même de notre existence, puisqu'elles forgent notre âme en vue d'un au-delà qui pour l'instant nous dépasse, elles nous amènent à jouer notre rôle dans l'équilibre de la vie.

La sagesse est sans doute d'accepter les règles avec la simplicité des animaux et de ne rien demander à la vie – que de la vivre le plus dignement possible. Je crois qu'un des préceptes les plus intelligents qui nous furent enseignés, est «Paix sur la Terre aux hommes de bonne volonté!» Quand la vie nous inflige des souffrances, nous oblige à des choix douloureux, la seule bonne attitude est de faire *ce que nous pouvons* avec toute notre bonne volonté.

Rien, certes, n'est parfait en ce bas monde, mais la bonne volonté agissante qui vient de l'âme et du cœur permet parfois des miracles.

Attendons, en faisant ainsi de notre mieux, sans nous lamenter, que la lumière, un jour, nous mène à la réponse. Mais elle est déjà un peu *en nous*, dans notre bonne volonté. ■

Franz-Weber-Territory à Bonrook : le paradis des chevaux en Australie

Une belle âme

■ Judith Weber



Galahad à l'âge d'un an

C'était un matin du mois d'août, un matin comme tous les autres. Mais Sam Forwood, le gérant du domaine, avait tout de suite senti, au frisson qui avait parcouru son corps, que quelque chose ne tournait pas rond. Galahad, le vieux cheval gris devenu blanc avec l'âge, n'était pas là. Il était sept heures et il n'était pas avec les autres chevaux rassemblés autour des bottes de foin qui venaient d'être sorties devant la maison sur la colline. Ne faisant ni une ni deux, Sam avait sauté sur son quad pour partir à sa recherche, longeant le ruisseau de Bonrook, presque asséché à cette époque de l'année,

jusqu'à atteindre les manguiers, au nord. Et il le trouva.

« J'avais un copain »

« Ici, à Bonrook, c'est un ami que nous venons de perdre », avoue Sam, le regard détourné. Les lecteurs du JFW qui connaissent le Franz Weber Territory se rappellent peut-être Galahad, un cheval Waler arrivé il y a 24 ans à Bonrook, à l'âge de dix mois, avec vingt-neuf autres poulains de la même race, sauvé de l'abattoir à Alice Springs. Certains d'entre nos lecteurs et lectrices ont peut-être même eu la chance de le monter et de connaître son trot léger, suspendu entre ciel et terre, ou son galop, un

galop souple qui entraînait les cavaliers au cœur de ce paradis sauvage.

« Galahad avait vieilli, il ne se mêlait quasiment plus aux autres chevaux, sauf pour manger, continue Sam sans parvenir à cacher son émotion, et il poursuit : c'était un animal particulièrement intelligent, doux et bienveillant, sans le moindre vice ... Avec un regard plein de bonté. Le monter était un pur plaisir, il faisait preuve d'une patience infinie avec les enfants et les débutants. Ca, c'était au temps de sa gloire. Il y a bien longtemps qu'on ne le montait plus, nous savions qu'il était vieux et on le laissait tranquille. Pourtant, il y a un an à peine, c'est lui qui a encore adopté un jeune poulain orphelin, le prenant sous sa protection jusqu'à ce qu'il soit assez grand et raisonnable pour se débrouiller seul. »

Retour au domaine

« À l'époque où nous faisons des randonnées, raconte Sam, cette fois avec un sourire. « à la saison des pluies, nous lâchions tous les chevaux de monte dans la brousse du Franz Weber Territory. Nous allions ensuite les rechercher au mois de mars, avant la nouvelle saison de visites et d'équitation. Après ces mois passés en liberté dans le bush australien, Galahad rentrait toujours au domaine à moitié sauvage. Couvert de boue séchée et entouré d'une nuée de mouches de la Saint Marc, il se lançait dans les enclos en une course folle, en un galop débridé, ruant dans tous les sens

en hennissant, le dos arrondi par les bonds les plus fous. Après cette démonstration de joie qui durait cinq ou six minutes, il finissait par se calmer et venait nous rejoindre gaiement au petit trot. Il frottait sa tête et son épaule contre nous, quémendant gratouillis et caresses et reniflant nos poches à la recherche de quelque chose à manger. « C'était Galahad. Il était comme ça, conclut Sam, un sanglot dans la voix. Un amour de cheval. Une belle âme. Nous l'avons enterré dans la nature, près du ruisseau de Bonrook et des vieux eucalyptus, là où il a passé la majeure partie et les meilleurs moments de sa vie. »

« Dans les jardins »

Notre attachement à Bonrook nous fait ressentir au plus près le cycle impitoyable du « naître – être – disparaître ». Ainsi nos vétérans, ceux des tout premiers jours, et même les « immortels », nous quittent les uns après les autres et nous n'y pouvons rien. Mais ils laissent derrière eux une jeunesse florissante, dynamique, qui transmettra le bonheur de Bonrook à d'autres générations.

Pour Franz et pour moi aussi, les années touchent à leur fin. Même si la tâche à accomplir nous semble encore infinie, nous sommes heureux de savoir que Vera, notre merveilleuse fille, ce don du ciel, est là pour poursuivre l'œuvre de son père. C'est ce qui nous porte, tout comme la certitude que nous nous reverrons un jour « dans les jardins lumineux ». ■ J.W.

EQUIDAD: notre rêve prend forme

Pas à pas, notre rêve d'un refuge pour les chevaux éboueurs d'Argentine se concrétise. Côté infrastructures, le chantier avance bien. Et les premiers occupants se sont déjà installés librement sur ce morceau de terre argentine.

■ Alejandra García

Cent mille mètres carrés – dix hectares de terre! Tel est le cadeau d'un donateur à la section argentine de la Fondation Franz Weber (FFW). Ce mécène extrêmement généreux s'est montré enthousiaste dès la seconde où il a entendu parler du projet «Equidad», le refuge destiné aux chevaux éboueurs situé en plein cœur de l'Argentine. Cet habitant de Cordoba, deuxième ville du pays, toute proche du terrain qu'il a offert près de San Marcos Sierra, souhaite rester anonyme. Ce don revêt une grande valeur symbolique, car à cet endroit se dressait autrefois un abattoir, incarnation de la triste et cruelle fin d'innombrables animaux.

Le terrain a maintenant une vocation inverse, puisque dans notre refuge «Equidad», les chevaux coulent une retraite

heureuse, en liberté, et ne sont pas en manque de câlins et d'attentions affectueuses.

Historique du projet

Mais stop! N'avons-nous pas déjà lu ceci quelque part? Est-on dans un remake de précédents articles du Journal Franz Weber (JFW) sur ce fameux projet? Parfaitement! En revoici donc l'historique. Au début de l'été 2011, la FFW, aidée de ses collaborateurs sud-américains, a lancé la campagne «Fini les chevaux éboueurs» («Basta de Tas»). Une famille d'origine suisse résidant dans la province de Cordoba se disait prête à offrir un terrain. La FFW l'a annoncé dans le JFW et au grand public. Puis la famille a fait marche arrière, refusant soudain de le donner, mais proposant de le louer. La FFW y a donc renoncé. En 2012, la



Nous ne connaissons pas l'histoire de Tacho. Mais son comportement peureux et farouche nous fait soupçonner qu'il a été maltraité. Aujourd'hui, Tacho se remet des horreurs vécues dans ce bel asile qu'est Equidad.

commune San Marcos Sierra, dans la province de Cordoba, a fait part de son intention de céder un terrain à la FFW pour 99 ans. Mais, en raison de la sécheresse qui y sévit actuellement (voir encadré), la FFW n'a pu obtenir une concession d'eau. Sans eau, impossible d'abreuver du bétail, et donc d'en tenir. En l'absence d'une concession d'eau, le projet reste gelé, mais la cession des sept hectares en question est toujours en cours de discussion.

Il nous a de nouveau fallu prospecter ailleurs. C'est ainsi que, tout à fait par hasard, j'ai rencontré une vieille connaissance propriétaire de plusieurs terres. Il s'est laissé convaincre d'offrir à la FFW un terrain, également située à San Marcos Sierra. Cette fois, l'affaire a marché: en août 2013, dix hectares ont été

confiés à la FFW. Et là, nous avons pu avancer au galop.

Grands travaux

Sur le terrain, des entreprises locales ont déjà réparé deux anciens logements délabrés et les ont reliés pour former un complexe: le nouveau centre «Equidad». Quelques murs et parois ont été abattus pour aménager une grande salle qui servira de lieu de rencontre et d'information, de salle de colloque, de cours et de conférences lors de formations. Activités bien sûr consacrées aux animaux: cours de premiers soins aux chevaux, présentations, visites de classes et formations de professionnels du domaine (vétérinaires, maréchaux-ferrants, enseignants, etc.).

Le centre dispose par ailleurs de deux grands dortoirs pour les conférenciers invités, les

Les enfants de Sierra Dorada

Impossible de réparer du jour au lendemain une clôture qui court sur plusieurs kilomètres. Les chevaux qui sont maintenant chez nous ont ainsi été accueillis pendant un mois sur les terres du foyer pour enfants Sierra Dorada. L'occasion idéale pour ces enfants, qui peuvent aujourd'hui effectuer des travaux élémentaires au refuge et jouer avec les chevaux, sympathiser avec les quadrupèdes.

Quelques-uns ont déjà noué une relation très particulière avec les animaux – surtout avec César et Tacho. Celui-ci, jadis terriblement maltraité, avait jusqu'à présent très peur des gens. Il était impossible de lui toucher la tête – il se détournait aussitôt violemment, presque pris de panique lorsque l'on essayait de le caresser. Mais Chicho, un des enfants du foyer, a visiblement un don avec les chevaux. Il a réussi avec Tacho, qui se laisse aujourd'hui caresser par lui et lui mange même dans la main. Quel beau début!

■ ag

chargés de cours ou les bénévoles. Une vaste cuisine et une salle de bain complètent la partie habitable. Autre avantage: le terrain dispose déjà de fondations pour plusieurs boxes à animaux. Cette infrastructure, actuellement en rénovation, est très utile. On peut par exemple y traiter les blessures et les maladies des chevaux ou les mettre en quarantaine, comme ce fut le cas pour César et Tacho, deux animaux qui avaient souffert de fractures durant l'époque où ils étaient des chevaux-éboueurs. Ce qui aurait dû hâter leur fin les a sauvés: les collecteurs de déchets, leurs anciens propriétaires, les ont confiés à la FFW. Aujourd'hui, César et Tacho, libérés de leur dur labeur, profitent de leur belle vie de cheval et se remettent de leurs blessures physiques et mentales.

Surprises

Une partie des dix hectares était précédemment cultivée



Inca, libérée des tortures subies pendant sa grossesse. La photo montre Inca quelques heures après la naissance de sa pouliche Inti, en train de se régaler de luzerne.

– et le restera à l'avenir. La culture de la luzerne est effectuée durant une bonne partie de l'année et sert à l'auto-provisionnement.

Par ailleurs, le complexe, d'une capacité d'accueil de 50 à 60 chevaux, est déjà clôturé. Nous avons toutefois dû changer la quasi-totalité de la clôture pour enlever tous les barbelés et remplacer les piquets en mauvais état. Dans le même temps, notre équipe argentine s'est déjà installée dans le complexe pour protéger les premiers occupants du refuge et travailler main dans la main avec les ouvriers du bâtiment et les charpentiers.

Ce genre de projet s'accompagne toujours – comme la vie – de quelques surprises. Ainsi, les chevaux Leo, Estelita, César, Tacho, Inca et la dernière née, Inti ne sont pas les seuls à vivre à Equidad en ce moment. À la suite d'une sécheresse persistante (voir encadré), près de 40 000 hectares de forêts et de brousse de la province de Cordoba ont été la proie des flammes lors d'incendies dévastateurs, d'une ampleur historique. De nombreux animaux ont été gravement brûlés ou sont morts. La FFW a donc décidé d'accueillir également au refuge Equidad d'autres animaux frappés par le destin. Des petits de diverses espèces y vivent en ce moment: les agneaux Santi et Cande, le chevreau Facu, et Flor, une génisse. La vie commence ainsi à s'épanouir à Equidad, et notre équipe partage son temps entre les biberons, les travaux de rénovation et la prise en charge des chevaux. Il faut, en outre, organiser les activités des nombreux bénévoles qui ont rejoint le refuge, contribuant eux aussi largement à réaliser le rêve d'Equidad. ■



Leo (gris) et Estelita, deux chevaux éboueurs sauvés, avec Alejandra Garcia, responsable du refuge Equidad



César (à gauche), Tacho (à droite). C'est bon, la luzerne à Equidad !

Une avancée pas-à-pas

La province argentine de Cordoba souffre actuellement d'une sécheresse catastrophique. Depuis deux ans, cette région n'a reçu aucune grosse averse. Depuis que la province a déclaré l'état d'urgence, l'approvisionnement en eau des hommes est prioritaire. De nombreux éleveurs emmènent leurs animaux à l'abattoir. Pire encore: beaucoup laissent mourir de faim et de soif leur bétail éparpillé. Ils ne peuvent ni abreuver les animaux, ni irriguer les champs. Et la plupart d'entre eux manquent cruellement d'argent pour acheter du fourrage. Ils doivent se contenter de ce qui pousse dans les prairies et dans les champs.

Actuellement, la FFW est en dernière phase de négociations avec l'administration de Río Cuarto, une ville de la province de Córdoba, pour qu'elle leur confie les chevaux éboueurs, qui vont être remplacés par des voitures de collecte motorisées. Nadia Díaz, l'avocate de Libera, organisation argentine de protection des animaux, qui travaille en étroite collaboration avec la FFW, a préparé un projet de contrat. Le conseil municipal l'a déjà accepté dans les grandes lignes. Dès que les travaux de construction seront terminés sur les dix hectares du refuge «Equidad» cédés l'été passé, le contrat sera prêt à être signé – un protocole qui doit par ailleurs pouvoir servir de référence pour des conventions avec d'autres administrations municipales. Actuellement, nous achetons la luzerne qui sert de fourrage. Mais à moyen terme, une grande quantité de cette plante herbacée devrait pouvoir être cultivée sur une partie des dix hectares de terre pour l'auto-provisionnement. ■ ag

Premiers pas hésitants hors de l'enfer de «Neza»

«Les humains utilisent les animaux comme des outils, alors qu'ils sont doués de sentiment. Les humains les dirigent comme si de rien n'était; sans les connaître, sans vouloir les connaître. Et ils mettent fin à l'existence des animaux après cinq ans.»

Ces mots sont d'Elideth Fernández. Chez elle, au Mexique, cette photographe s'implique fortement dans la campagne «Finis la traction aux chevaux éboueurs» («Basta de TaS»). Pour le numéro 106 du Journal Franz Weber (JFW), elle a photographié la terrible réalité des bêtes qu'exploitent les ramasseurs d'ordures en Amérique latine, notamment au Mexique.

En route vers l'horreur

Nezahualcóyotl. Ce nom indien difficile à prononcer désigne une région en périphérie du vaste monstre urbain qu'est la ville de Mexico. Un nom synonyme d'enfer, aussi bien pour les hommes que pour les bêtes. Les ordures de 20 millions de personnes, soit de presque toute la capitale du Mexique, y atterrissent. La décharge dépasse les dix mètres de hauteur et s'étend sur des centaines d'hectares. Ce

mastodonte possède son propre microclimat, où il ne fait pas bon vivre ni respirer. Eboueurs, chevaux, mulets et ânes y mènent une vie au-delà de la misère.

Comme nous l'avons évoqué dans le numéro 105 du JFW, notre campagne «Basta de TaS» est également active au Mexique depuis le mois d'août. Elle cherche à agir au niveau politique au Mexique, de façon à améliorer le sort terrible de ces chevaux éboueurs et de leurs maîtres en remplaçant les archaïques charrettes à ordures par des alternatives plus adaptées. Nous avons déjà pris contact avec les municipalités de Mexico DF, Monterrey, Xalapa, Veracruz et Boca del Rio. Nous nous attaquons à présent au plus grand défi de la série: Nezahualcóyotl, que l'on appelle familièrement «Neza». Un endroit dont la monstrueuse puanteur s'élève jusqu'au ciel.



Amaigri, blessé et pratiquement aveugle

Des portes grandes ouvertes

La photojournaliste et collaboratrice de campagne raconte comment un groupement d'associations locales de protection des animaux s'est rendu avec la Fondation Franz Weber (FFW) à la municipalité et à trouvé des portes largement ouvertes. La volonté d'améliorer la situation est évidente, chez les autorités comme chez les éboueurs. La société et les mouvements de protection animale veulent de toute façon que les choses changent. Les médias mexicains aussi et régulièrement d'autres acteurs,

comme les universités ou les écoles professionnelles, viennent apporter leur soutien à la campagne et proposer leur collaboration.

Ainsi, le chemin est déjà tout tracé pour soutenir l'administration locale dans la mise en place d'un programme de remplacement des bêtes de somme. Le plus gros obstacle reste néanmoins à venir: réaliser une reconversion concrète, effective et efficace. Dans l'agglomération de la ville de Mexico, dont la population dépasse 20 millions d'êtres humains, plus de 12'000 tonnes de déchets sont produites chaque jour. De quoi remplir quotidiennement le stade Azteca. Jusqu'à fin 2011, ces ordures finissaient majoritairement dans la décharge «Bordo Poniente», l'une des plus grandes d'Amérique latine qui s'étendait alors sur 375 hectares (3,75 millions de mètres carrés) et mesurait 17 mètres de haut. Huit ans auparavant, on la considérait déjà comme «saturée». Connue sous le nom de «Bordo de Xochiaca», elle a officiellement - cessé de fonc-



L'enfer pour l'homme et pour l'animal

tionner après avoir été remplie de 76 millions de tonnes d'ordures. Actuellement, la couche de déchets à «Bordo Poniente» atteint encore 13 mètres de haut. Les dégâts pour l'environnement sont colossaux. La commune de Nezahualcóyotl, où se dresse ce monstre, est la première à en souffrir.

Survivre dans les déchets

Difficile de respirer au milieu des énormes quantités de déchets que l'on produit sans cesse, que les ménages jettent négligemment et qui sont emportés, loin des yeux loin du cœur, jusqu'à ce qu'ils tombent des charrettes de ramassage, dans une puanteur immonde. Plastique, chaussures, papier, jouets, épiluchures, sachets, restes de nourriture, le tout criblé de mouches et de larves. Des chiens, des hommes, des femmes et des enfants fouillent ces montagnes de déchets, leur seul espoir de survie. Parmi eux, les «Pepenadores» - ou recycleurs - lestés de remorques tirées par des bêtes et remplies de centaines de kilos de déchets solides. Une charge qui, lorsqu'il pleut, pèse le double. Des corneilles et d'autres oiseaux volent en cercles au-dessus de la montagne de déchets, où une «famille» géante de travailleurs peine avec son plus important outil: un cheval ou un âne. Un «outil», certes, mais doué de sentiments. Capable de souffrir. Souffrant. Dirigé, tiré et frappé par des humains dont peu ont la moindre idée du martyre qu'endurent ces êtres ou de comment se comporter avec les animaux en respectant leurs besoins. Par conséquent, la majorité des bêtes qui s'éreintent ici ne vivent pas plus de cinq ans. Quand des personnes venues d'ailleurs leur expliquent comment améliorer les choses, les



Un «outil de travail» avec des sentiments. Souffrant en silence.

éboueurs les écoutent avec attention. Mais il leur manque temps et formation pour mieux connaître leurs protégés. C'est donc souvent par pure ignorance qu'ils se montrent brutaux envers des animaux auxquels ils donnent fréquemment de jolis petits noms.

Sourire pour supporter l'enfer

Comme les déchets, les bêtes sont également noires de mouches: une torture et un

harcèlement indescriptibles. Pour les protéger des mouches, les «Pepenadores» leur jettent des couvertures sur le dos. Mais la chaleur s'accumule sous les étoffes qui, imbibées de sueur, pèsent une tonne jusqu'à ce qu'une syncope mette fin au martyre des animaux. Tous les chevaux, mulets et ânes ne sont pas logés à la même enseigne. Certains paraissent bien nourris et soignés, d'autres très amaigris et presque aveugles. Et sans arrêt, des camions approchent,

amenant de nouvelles bêtes de somme pour des centaines de dollars en remplacement de ceux qui ont rendu l'âme.

Et malgré tout, l'atmosphère se révèle étonnamment chaleureuse. Sourire est peut-être la seule façon de supporter cet enfer. Les femmes qui ramassent les ordures se distinguent par leurs chapeaux et leurs foulards bariolés. Beaucoup soulignent avec des sourires francs à quel point leur famille est importante et comme elles sont fières d'avoir transformé cette puanteur et cette saleté en une sorte de commerce. Elles ne se séparent pas de leurs enfants en bas âge, car elles craignent de les emmener en garderie. Les plus âgés vont à l'école, ouverts au changement qui contribuerait au bien-être de leur famille et de leurs auxiliaires animaux. Notre travail à Nezahualcóyotl et dans le reste du Mexique ne fait que commencer. Aidez-nous à le mener à bien !

■ Elideth Fernández



Quand jurons et coups de pied ne servent plus à rien. (Ce cheval tombé n'a pas survécu.)



Testament en faveur des animaux



Notre travail est au service de la collectivité. Pour pouvoir poursuivre ses grandes oeuvres en faveur de la nature et du monde animal, la Fondation Franz Weber devra toujours faire appel à la générosité du public. Politiquement indépendante, subventionnée ni par l'économie ni par les pouvoirs publics, elle dépend de manière impérative dans l'accomplissement de ses tâches des seuls dons, donations, legs, etc. Le poids financier que la Fondation doit porter, ne s'allègera pas, bien au contraire: il s'alourdira en

proportion de la pression grandissante que subissent le monde animal, l'environnement et la nature.

Exonération fiscale. La Fondation Franz Weber, en sa qualité d'institution d'utilité publique, est exonérée d'impôts (impôts sur les successions, sur les dons, impôts directs cantonaux et locaux). Les dons versés à la Fondation peuvent être déduits du revenu imposable dans la plupart des cantons suisses.

Si votre volonté est de venir en aide aux animaux même au-delà de votre vie, nous vous prions de penser, dans vos dispositions testamentaires, à la Fondation Franz Weber. Cette seule phrase dans votre testament: «Je lègue à la Fondation Franz Weber, CH-1820 Montreux, la somme de Fr. _____» peut signifier la survie pour d'innombrables animaux.

A observer

Pour que votre volonté soit respectée, quelques règles formelles sont à observer:

1. Le testament manuscrit doit être rédigé entièrement de la propre main du légataire, sans oublier le lieu,

la date et la signature.

Un tel testament doit contenir la mention:

«Testament:

Par la présente, je lègue la somme de Fr. _____ à la Fondation Franz Weber, CH-1820 Montreux».

Afin d'éviter la disparition fortuite du testament après le décès, il est recommandé de le remettre à une personne de confiance qui le gardera précieusement.

2. Si le testament est rédigé chez le notaire, celui-ci peut être chargé d'inclure dans ce testament la Fondation Franz Weber comme bénéficiaire.

3. Les personnes ayant déjà rédigé leur testament peuvent, sans nécessairement changer celui-ci,

rajouter à la main:

«Complément à mon testament:

Je décide que la Fondation Franz Weber doit recevoir après mon décès la somme de Fr. _____ à titre de legs.

Lieu et date _____

Signature _____»

(Le tout écrit à la main).

Les nombreux amis des animaux seront heureux de savoir qu'un legs à la Fondation Franz Weber, qui est exempt d'impôts, n'est pas soumis aux impôts sur les successions souvent très élevés.

Comptes

FONDATION FRANZ WEBER

CH-1820 Montreux

CCP 18-6117-3

(bulletin de versement rose)

IBAN CH3109000000180061173

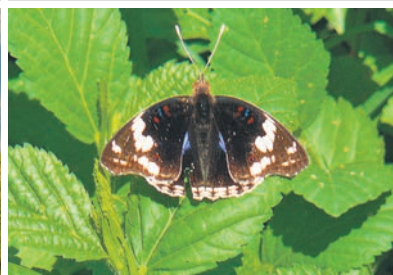
Banque Landolt & Cie

Chemin de Roseneck 6

1006 Lausanne

IBAN CH2287688023045000001

Comptes «Legs» de la Fondation Franz Weber



Colombie

Plus de 15 000 personnes dans la rue pour les droits des animaux

Respect, paix et éthique: tel était le message porté par plus de 15 000 manifestants lors de la sixième marche mondiale pour les droits des animaux dans les rues de Bogotá. C'était aussi le message des pouvoirs politiques et sociaux. La marche, lancée par la plateforme citoyenne ALTO, était soutenue par la Fondation Franz Weber (FFW).

■ Anna Mulà

La marche n'aurait pu commencer en un lieu plus approprié: sur la place de la Corrida – ancienne place de la Corrida, dit-on aujourd'hui, grâce à Gustavo Petro, l'actuel maire de Bogotá, qui a interdit des corridas dans la capitale colombienne. L'imposante manifestation, qui a regroupé plus de 15 000 participants, comptait notamment dans ses rangs le fameux caricaturiste colombien Vladdo, plusieurs agents administratifs, des conseillers municipaux et des sénateurs, de célèbres groupes de musique, comme les LatinLatas, une délégation de moines franciscains et d'autres dignitaires. S'y trouvait bien sûr aussi Leonardo Anselmi, directeur de la protection animale pour la FFW en Europe du Sud et en Amérique latine. Autre point capital: la manifestation fut remarquablement relayée par les médias les plus importants de la ville et de Colombie.

Bogotá, qualifiée de ville du renouveau et du changement, abrite une population globalement réceptive aux idées progressistes et consciente de ses responsabilités. C'est sur ce sol fertile qu'est née la marche pour les droits des animaux. Si l'atmosphère était donc paisible, festive et détendue, les exigences n'en étaient pas moins claires. Les protecteurs des animaux – bénéficiant du soutien de la FFW – ont fortement contribué à faire bouger les choses. Ils ont permis que de très nombreux chevaux éboueurs soient remplacés par des véhicules motorisés. Ainsi, en moins d'un an, plus de 1 800 chevaux, jusqu'alors contraints de tirer d'énormes charges de déchets recyclables dans les dangereuses rues encaissées de la capitale, souvent dans des conditions extrêmement terribles, ont pu prendre leur retraite.

À grande vitesse

On vise naturellement l'abolition totale de la terrible exploitation de ces bêtes de somme – et rapidement qui plus est: dans les six prochains mois, les 1 200 chevaux éboueurs restants devraient être retirés de la circulation et bénéficier d'une belle fin de vie bien méritée dans des refuges spécialement créés pour eux. Des adoptions par des particuliers, amis des animaux, sont également possibles, comme nous en avons déjà parlé. En outre, la métropole à plusieurs millions d'habitants a fêté sa deuxième année sans corrida. À



cette occasion, un appel a été lancé aux autres maires du pays, aux députés du Congrès et aux conseillers municipaux de diverses villes, en rappelant expressément que ce genre de décision repose dans les mains des hommes politiques. Car il existe un moyen de pression politique auquel ceux-ci sont particulièrement attentifs: les élections. Autrement dit, celui qui se montre retardataire et traîne par exemple à supprimer la corrida, risque des protestations, et surtout de ne pas être réélu par l'électorat souverain.

De nouvelles valeurs

Chants et slogans ont accompagné le défilé haut en couleur. Outre exiger la suppression totale de la corrida, ils rappelaient la fabuleuse richesse d'espèces animales et végétales dans les contrées sauvages de Colombie et d'Amérique du Sud. Ils évoquaient d'autres thèmes douloureux, comme le recours aux animaux de cirque ou la négligence à l'encontre des animaux domestiques et leur abattage. La société colombienne a en outre été sommée de repenser ses habitudes de consommation, et la communauté scientifique de renoncer aux expériences sur des animaux. Nous nous réjouissons donc du tournant amorcé à Bogotá. En moins de deux ans, la métropole a fait un bond considérable dans ce domaine. Une avancée qui peut prendre des dizaines d'années ailleurs.

Émue et émouvante

Émue et émouvante

Émue, Natalia Parra, directrice de la plateforme ALTO, a remercié en des termes émouvants la FFW pour son soutien à la cause. Rien de tout cela «n'aurait été possible sans le soutien financier, intellectuel et moral de la FFW», a déclaré Natalia Parra à la fin du défilé sur la célèbre place Bolívar. C'est là, en plein centre-ville, que se terminait la marche, par une fête animée, rythmée par des concerts et des discours engagés. «Une fête de la vie, une fête de la diversité des espèces», comme la nommait Leonardo Anselmi dans son discours de clôture.

Poissons d'aquarium: un commerce qui vide les océans



© A. Vagelli

Les récifs de corail sont littéralement pillés pour capturer des poissons d'aquarium marin. Un pillage dont le poisson-cardinal de Banggai constitue un exemple frappant.

■ **Monica Biondo**

Les clients du restaurant ont mieux à faire que de se préoccuper de la beauté insolite et du caractère unique des poissons qui nagent dans l'aquarium d'eau de mer, simple élément de décoration dans l'ambiance feutrée de ce local chic. Ils ne perçoivent pas la tragédie qui se joue à l'extérieur et à l'intérieur du grand bac de verre illuminé, où un seul poisson-cardinal de Banggai (*pterapogon kauderni*), visiblement

stressé, se cache derrière une branche de corail mort. Il y a une semaine, il nageait encore au milieu d'un petit groupe de congénères autour d'un récif corallien, au large de l'Indonésie. Long d'environ cinq centimètres, reconnaissable à ses rayures noires et argentées et à ses nageoires mouchetées, il vit dans l'est de l'Indonésie, dans le petit archipel des Banggai (34 km²) et dans la baie de Luwuk (centre de Sulawesi).

Équipé seulement d'un masque et d'une époussette, un plongeur capture à quelques mètres de profondeur un groupe entier de cardinaux de Banggai et les ramène jusqu'à un bateau. Ils y sont jetés dans une cuve où ils retrouvent des milliers d'autres poissons. L'opération se répète au prochain récif, puis au suivant, et au suivant, et encore au suivant... Il faudra ensuite 24 heures à la pirogue pour rejoindre la province du Sulawesi du Nord. Les négociants reconnaissent qu'à son arrivée, un quart des poissons capturés sera déjà mort et que parfois, l'ensemble de la pêche est bon à jeter. Les acheteurs, eux, refusent ensuite 15 % des poissons à cause de leur mauvais état. En moyenne, à ce stade, plus d'un tiers des animaux est déjà perdu. Selon des études, un autre tiers peut mourir en route dans d'horribles souffrances, avant que les survivants ne finissent, outre-mer, dans un aquarium où ils mèneront une vie triste et souvent bien courte.

Des enquêtes choquantes

Les dernières enquêtes sont des plus alarmantes. Le dernier décompte, effectué en 2007, estimait encore à environ 2,2 millions la population de poissons-cardinaux de Banggai. Parallèlement, près d'un million de poissons atterrissait tous les ans dans les pirogues des pêcheurs. Le calcul est vite fait et le constat accablant. Les observations réalisées sur le terrain confirment les pronostics alarmistes pour l'espèce. Les chercheurs qui avaient compté 50 000 poissons au large de l'île de Limbo en 2001 n'en trouvaient pas un seul trois ans plus tard. Constat similaire près de l'île de Bakakan, où pour la même période, le nombre d'individus passait de 6 000 à 17. Depuis, la situation a empiré encore une fois de façon dramatique.

Les îles coralliennes situées dans l'aire de répartition des poissons cardinaux de Banggai semblent tout droit sorties d'une brochure touristique: plages de sable fin, mer onduoyante, palmiers, soleil tropi-

Menace sur les coraux

Le milieu naturel des poissons-cardinaux (*pterapogon kauderni*) se porte mal. Près d'un tiers des récifs de corail existant dans le monde a déjà été en grande partie détruit. 65 % des récifs restants sont gravement menacés, en partie par le changement climatique (mort blanche des coraux à cause de la température de l'eau, trop élevée, et de l'acidification des océans). Selon le PNUE, le Programme des Nations Unies pour l'Environnement, cet habitat sous-marin, dont la beauté n'a d'égale que la grande diversité d'espèces qu'il abrite, couvre 284 300 kilomètres carrés. Protection naturelle des côtes sur laquelle les vagues viennent se briser, ils procurent aussi de la nourriture à des millions d'êtres humains. Transposé en valeur monétaire, le seul rôle protecteur des récifs coralliens génère une création de valeur ajoutée annuelle estimée à près de 5'000 milliards de dollars (18 millions par kilomètre carré et par an), sans compter la pêche, le tourisme et les utilisations médicales. ■(mb)



© A. Vagelli

Enfermés sans ménagement dans des sacs en plastique remplis d'eau de mer glauque, la majeure partie des poissons ne survit déjà pas au transport vers le bateau.



Chaque bateau ramène à l'acheteur plus de 12'000 individus.

cal et un ciel toujours bleu. Une frêle embarcation tangué sur la houle, tandis qu'un habitant muni d'un filet pêche quelques poissons pour sa famille. Quelques mètres en dessous, le poisson-cardinal de Banggai mène une vie sédentaire en petits groupes d'une vingtaine d'individus. Les adultes vivent dans les récifs de corail ou entre les épines des oursins, les plus jeunes dans des anémones de mer. Tout comme le poisson-clown du Monde de Nemo, le poisson-cardinal de Banggai est immunisé contre leurs cellules urticantes. Mais contrairement au premier, le cardinal n'a pas besoin de temps d'adaptation pour pénétrer entre les tentacules de l'anémone. Un phénomène unique en son genre qui reste inexpliqué.

Des conditions fatales

Principale faiblesse des poissons-cardinaux: ils vivent en eaux peu profondes. Ils ne nagent pas vite, ne se cachent ni dans des fissures, ni dans des cavités, ce qui les rend faciles à attraper sans équipement spécial. Les nombreux petits groupes vivent très isolés les uns des autres et ne se mêlent que très peu. Lorsqu'un groupe disparaît, un repeuplement naturel est quasiment exclu. La symbiose de ce poisson avec l'anémone de mer n'est pas le seul fait surprenant. La

femelle pond quelque 75 œufs, soit très peu par rapport aux milliers que produisent les autres espèces de poissons-cardinaux. Elle les dépose ensuite dans la bouche du mâle qui les couvrira pendant près de trois semaines, transfert au cours duquel une partie des œufs est perdue. Autre singularité des poissons-cardinaux de Banggai: contrairement à la plupart des poissons, les jeunes ne connaissent donc pas de stade larvaire pélagique puisqu'ils ont déjà atteint leur taille adulte quand ils quittent la bouche de leur père.

L'Indonésie sur la défensive

En 2007, lors de la conférence mondiale sur le commerce international d'espèces menacées d'extinction (CITES), les États-Unis ont lancé une initiative pour protéger le poisson-cardinal de Banggai. Des régulations du commerce et un inventaire des poissons concernés devaient servir de base à une directive pour leur protection. Cette proposition américaine n'a malheureusement pas obtenu le soutien nécessaire. L'Indonésie a justifié son refus par le fait que ce commerce représente un moyen de subsistance pour la population locale et qu'un plan de gestion était déjà en cours.

En réalité, sur les 160 000 habitants de la région, un peu plus d'un pour mille (soit près de

230 personnes) est concerné par ce commerce. La grande majorité de la population pratique l'agriculture ou la pêche, celle-ci d'ailleurs souvent à la dynamite, avec des conséquences fatales pour les récifs coralliens et la faune qu'ils abritent. Tous les efforts des organisations locales pour mettre en place des zones de protection ont jusqu'ici échoué.

Moyen de subsistance? Même pour les pêcheurs locaux impliqués dans ce commerce, la capture de poissons-cardinaux de Banggai ne représente qu'un revenu complémentaire à leur salaire de misère. Ils reçoivent à peine 3 centimes de dollars par individu. Ce commerce profite, comme bien souvent, aux revendeurs dans des pays comme la Suisse, où un poisson coûte dans les 60 francs.

Le pillage continue

Il a fallu attendre 2007 pour que l'UICN, l'Union internationale pour la conservation de la nature, inscrive le poisson-cardinal de Banggai sur sa «Liste rouge des espèces menacées» dans la catégorie «En danger critique d'extinction». Un classement qui, par définition, indique une grande probabilité d'extinction de l'espèce dans le milieu naturel. Ajouter une espèce sur la

Liste rouge ne représente pas une protection en soi, cela exprime simplement la nécessité d'agir pour la préserver.

Sur les plus de 1 800 espèces de poissons coralliens vendues aujourd'hui dans les commerces d'aquariophilie, seules 25 peuvent être élevées en captivité. Les autres sont en permanence pêchées dans les récifs de corail. Avec, à la clé, un bilan catastrophique: pour un poisson arrivant dans un aquarium, quatre autres meurent. Et ce chiffre ne tient pas compte des dégâts causés par le poison et la destruction des coraux et de leurs populations. Le plus surprenant reste que le poisson-cardinal de Banggai fait partie de ces rares espèces qui pourraient être élevées en captivité. Cela ne suffira malheureusement pas à le sauver de l'extinction, puisque l'on estime le coût d'élevage d'un individu à 25 dollars américains. La capture sauvage demeure donc beaucoup plus lucrative. Une mauvaise nouvelle pour le restant de cette population, déjà bien maigre, qui ne cesse de s'ame- nuer. ■

Pour plus d'informations sur le commerce des poissons coralliens, rendez-vous sur le site : www.korallenriffe.ch (en allemand et en anglais)

Un commerce extrêmement lucratif

Le commerce des poissons coralliens a commencé très modestement dans les années 1920. Quelques poissons d'eau de mer évoluaient au milieu de coraux morts dans de petits aquariums. Devenu totalement incontrôlable, ce commerce génère aujourd'hui des millions: reproduire chez soi un récif de corail miniature ne coûte pas cher et la grande majorité des animaux vendus n'est pas protégée.

Le poisson-cardinal de Banggai, que l'on appelle aussi «apogon de Kaudern», a été découvert en 1920 par un certain M. Kauder, qui en envoya deux exemplaires au musée d'Histoire naturelle de Leyde (Hollande) où ils tombèrent dans l'oubli. Plus de soixante-dix ans plus tard, la publication des premières photographies de cette espèce dans son habitat naturel lui est fatale et sonne le début du commerce de ce petit poisson fragile, dès lors condamné à servir de décoration vivante. ■ mb

Igloos à veau : l'isolement en « frigo »

Sans veaux, arrachés à leur mère juste après la naissance, il n'y aurait pas de production de lait. Mais que deviennent ensuite les veaux ? Souvent, ils sont enfermés individuellement dans des « igloos à veaux ». Une autre forme de torture psychique et physique.

■ Silvio Baumgartner

«Sans problème.» Le fermier hoche la tête. Il parle de la naissance d'un veau dans son étable. Oui, tout s'est passé sans problème – sous l'angle de l'exploitation industrielle. Les pieds sont apparus à la sortie du col de l'utérus, et peu après, le veau était là. Mais interdiction à la vache de lécher son veau, ou de câliner d'une autre façon son nouveau-né en suivant des instincts maternels ancestraux. Il fallait couper le lien entre la mère et son petit. Tout de suite. Le petit a été emmené dans un box à l'autre extrémité de l'étable, et séché avec de la paille.

Pas étonnant que la vache soit stressée. Elle a pu seulement lécher un peu de mucus dans la main du fermier. C'est tout. Elle voulait rejoindre son petit. Impossible. Pour des «raisons d'hygiène». Et, parce que le lait de vache est destiné aux hommes et non au veau, celui-ci ne peut jamais téter sa mère. Pas étonnant non plus, donc, que le veau soit stressé. Il a manqué s'étouffer. On l'a ramené à la vie de façon brutale, à l'aide d'un seau d'eau froide et d'un spray chimique permettant d'ouvrir les voies respiratoires. Les cris dans l'étable ont résonné toute la nuit. Les appels de la mère à son petit ; les cris du petit vers sa mère.

Torture multiple

Dès le lendemain, le veau est mis à l'isolement complet : parqué dans un «igloo à veau», suffisamment loin de l'étable, de

façon que la mère et son petit ne puissent ni s'appeler ni s'entendre. Une véritable torture psychique et physique pour le veau. Psychique, parce que c'est un petit enlevé à sa mère à la naissance, avec toutes les conséquences traumatiques que cela induit ; et parce que les bovins sont des bêtes de troupeau qui entretiennent des liens très sociaux. La situation en est d'autant plus grave. S'y ajoute la souffrance physique. Quand les fermiers séparent les veaux de leur mère, les petits essaient de satisfaire leur besoin de téter sur des objets de substitution. Si l'on enferme plusieurs animaux ensemble, ils se têtent les uns les autres. Mais ça aussi, c'est interdit. Car cela pourrait accroître les risques ultérieurs de mastite. Ajoutons-y le froid – symbolique et réel. L'igloo à veau est en plein air – même l'hiver, indépendamment du froid de la nuit, ou du vent qui emporte la dernière chaleur résiduelle hors du hideux contenant blanc-gris.

Justifications

Bien sûr, ces boxes en plastique aux allures de baignoires renversées sont soumis à une batterie de règlements et justifications – tous relativement absurdes, si l'on va chercher plus loin que la production industrielle de masse de lait et de viande. Les igloos doivent par exemple être de couleur claire, pour ne pas surchauffer en été. Mais nous sommes mainte-

nant en hiver ; et des abris de couleur sombre pourraient dans la journée absorber un peu de la chaleur solaire si nécessaire.

On voit souvent ces veaux seuls, parqué dans un coin de la ferme quand il n'y a pas d'autre petit. Ou alignés derrière des hangars le long d'une ligne de chemin de fer. Dans les pays germanophones, il existe néanmoins des normes minimales concernant les conditions d'élevage, visant la protection des animaux utiles en agriculture : selon ces normes, les veaux ne peuvent être gardés en stabulation entravée ou individuelle. Dans les troupeaux, il est interdit d'isoler durablement les jeunes. Et pourtant, même là où il n'y a pas de problème de mise en œuvre pratique, on a tendance à resserrer et déformer les normes minimales dans l'industrie du lait et de la viande. Ainsi, l'isolement en igloo n'est pas considéré comme une stabulation individuelle. Pour contourner l'interdiction de stabulation individuelle, on en a tout simplement modifié la définition. Quand on cherche à contester dans la pratique les droits accordés aux animaux, il suffit de faire dire aux mots leur contraire. Au bout du compte,

les droits des animaux ne sont pas exigibles devant un tribunal.

Repenser la consommation de lait

Pendant ce temps, notre vache du début est de nouveau pleine quelques mois plus tard. Alors que les espèces bovines sauvages de type buffle ou bison ne mettent pas que tous les deux ans, voire moins souvent encore, l'homme d'aujourd'hui contraint les vaches domestiquées à un « cycle annuel ». Car après tout, l'industrie cupide veut traire la vache laitière en «service continu», et la vache donne du lait puisqu'elle est de nouveau en gestation. Le lait de vache contient donc la plupart du temps des hormones de grossesse, capitales pour la croissance du fœtus. Mais est-ce sain pour la consommation humaine ?

Outre les critères de protection des animaux, des aspects inhérents à la santé peuvent donc également soulever des questions concernant la consommation de produits laitiers. Du point de vue strict des lois de la nature, l'exception que représente le lait de vache contredit toutes les règles. Dans la nature, il n'existe pas d'échange de lait entre espèces. Et les hommes ne sont pas des veaux.



Et alors ? Ce ne sont que des animaux !



Agrobiodiversité – Races domestiques anciennes en Suisse

Le cochon laineux

Avec leurs soies crêpues, les cochons laineux font penser à de robustes gaillards barbus. On peut élever sans problème les animaux de cette race résistante et dotée d'un bon caractère toute l'année en plein air, limitant ainsi les frais à engager pour construire une porcherie.

Le cochon mangalitz hironnelle, ou cochon laineux, issu du croisement de différents cochons d'Europe du Sud, a vu le jour en 1830 en Hongrie, où il a longtemps fait l'objet d'un élevage exemplaire. Mais l'élevage national s'est effondré dans ce pays à la fin du XXe siècle. Actuellement, les mangalitzas y sont de nouveau subventionnés par l'État et plusieurs éleveurs s'y consacrent.

Aujourd'hui encore en Hongrie, il existe des mangalitzas blonds ou roux, contrairement à la Suisse où l'on n'élève que l'espèce « hironnelle », qui doit son nom à son ventre clair. Les premiers spécimens sont arrivés en Suisse au milieu du XIXe siècle. Mais ils n'ont pas fait le poids face à la concurrence du grand porc blanc.

De petites populations de cochons laineux perdurent encore dans plusieurs pays d'Europe de l'Est, en Allemagne, en Autriche et en Suisse. Ici, ProSpecieRara a repris l'élevage de la fondation mère en 1986 et, avec plus de 130 éleveurs, le pays abrite aujourd'hui la plus importante population de mangalitzas hironnelle. Ces animaux vivent en général en petits groupes en plein air. Dans les Alpes on les utilise également pour entretenir des réserves ornithologiques et des zones de culture de sapins de Noël et au Tessin pour nettoyer des châtaigneraies. On a aussi découvert récemment qu'ils pouvaient apporter une précieuse contribution pour entretenir les biotopes humides. Le cochon laineux, dont la population est stable, est un

peu plus petit que le grand porc blanc. Calme et doté d'un bon caractère, il est peu sensible au stress et se montre naturellement très sociable. En dépit d'une constitution massive, c'est un bon marcheur qui se prête bien à l'élevage en plein air. L'animal adulte porte des soies épaisses, noires et crêpues, et son ventre est de couleur beige. En deux ans, la femelle met bas trois portées de huit porcelets chacune. Comme les marcassins, ceux-ci portent des rayures à la naissance, ce qui prouve leur étroite parenté avec les sangliers. Robuste, à l'aise sur les terrains accidentés et résistant au froid, le cochon laineux est facile à élever.

Les buts de l'élevage consistent notamment à maintenir et stimuler la résistance du cochon laineux, son aptitude à se déplacer en terrains accidentés, sa bonne santé, son extraordinaire constitution, sa résistance au climat et au stress. Il faut en outre le pré-



server de toute tare héréditaire. ■hpr

Pour de plus amples informations : Association Suisse pour l'Élevage du Cochon Laineux (ASCL), <http://www.cochon-laineux.ch/>

Cet article a été écrit en collaboration avec ProSpecieRara, fondation suisse pour la diversité historico-culturelle et génétique des animaux et des plantes. ProSpecieRara s'engage depuis 1982 à sauvegarder et préserver la diversité des animaux de rente et des plantes de culture menacées d'extinction – au profit de notre patrimoine génétique et culturel. Voir également www.prospecierara.ch

Destruction de produits alimentaires: une vraie cochonnerie!

Gaspiller plus pour gagner plus. Cette règle des plus cyniques s'est aussi imposée dans l'industrie alimentaire et fourragère. Les scribouillards complaisants de la Berne fédérale, aidés par la bureaucratie européenne, ont sabordé la réutilisation des restes de repas en Suisse.

■ **Hans Peter Roth**

Longtemps, on a évité le gaspillage. A la fin du repas, tout ce que l'on n'avait pas mangé finissait dans le «seau à cochons». Tel était l'usage en Suisse, tout autre eût été impensable – jusqu'il y a une dizaine d'années. Prenons par exemple l'auberge rurale «Rothorn» à Schwanden-Sigriswil, dans l'Oberland bernois. Werner Amstutz, ancien propriétaire et patron du «Rothorn», se souvient: «Nos restes intéressaient beaucoup les paysans du village, qui les utilisaient pour nourrir les porcs.» En effet, cela leur permettait tout simplement d'alimenter gratuitement les quelques cochons qu'ils élevaient. Des animaux par ailleurs souvent heureux, qui pouvaient aller et venir presque librement et menaient une vie sans comparaison avec l'existence végétative des truies que l'on engraisse aujourd'hui, même si, en fin de compte, on attendait aussi des porcs des Alpes et des campagnes suisses qu'ils produisent de la viande. Bref, on réutilisait raisonnablement les restes des repas. Mot d'ordre: usage, et non gaspillage. «Au début, les paysans nous donnaient même un bon mor-

ceau de porc en guise de remerciement pour les restes qu'ils venaient chercher chez nous dans de vieux bidons à lait», raconte Werner Amstutz.

Un tour de vis

Les temps ont changé. La redistribution entre voisins a été remplacée par un véhicule de collecte des «seaux à cochons». Il n'y avait plus aucune contrepartie et, rapidement, les aubergistes ont dû s'acquitter de montants toujours plus élevés pour se voir débarrassés de leurs restes. On réutilisait cependant encore les déchets. Mais le prochain coup n'allait pas tarder à tomber: en 2003, Berne édicte des directives plus drastiques que jamais, forçant des centaines d'agriculteurs et d'entreprises régionales de ramassage à investir des sommes faramineuses pour traiter les déchets de cuisine. Tous les hôtels et restaurants doivent conclure des contrats de récupération onéreux.

De nouvelles entreprises spécialisées se sont mises à collecter les restes de repas et déchets de cuisine des hôtels dans des récipients hermétiques et inoxydables, puis à les cuire et les faire bouillir au moins 20 minutes dans des marmites à mélangeur spécialement destinées à cet usage, jusqu'à obtention d'une soupe épaisse pour les porcs. Le tout dans des conditions d'hygiène extrêmement strictes, presque comparables à celles d'un hôpital. Mais le système fonctionnait – encore.

Des politiciens complaisants

Les millions investis dans cet équipement n'intéressaient

cependant pas les bureaucrates européens et leurs auxiliaires complaisants, zélés et obéissants de la Berne fédérale. Et les agents de l'industrie agroalimentaire toujours prêts à souffler une bonne idée à l'oreille des scribouillards de l'administration avaient tout intérêt à démanteler cette filière raisonnable de réutilisation des restes de repas. En effet, plus on gaspille les restes, plus les industriels, insatiables, vendent de produits alimentaires et fourragers.

«Aujourd'hui, plusieurs milliers de tonnes de déchets de cuisine – que l'on transformait encore en aliments pour cochons d'excellente qualité il y a quelques années – trouvent chaque année une autre utilisation», conclut le conseiller national UDC de Berne Adrian Amstutz, frère de Werner Amstutz, patron du Rothorn: «et quand je parle d'autre utilisation, en fait ces déchets finissent dans les usines d'incinération des ordures ménagères. Dans le meilleur des cas, ils produisent du biogaz, autrement dit, une énergie «propre». Mais celle-ci ne pourra jamais compenser les transports supplémentaires qu'entraîne tout cet exercice absurde, ni le gaspillage d'énergie, ni la pollution et les surcoûts considérables qu'il implique.»

Des solutions stupides

Toujours soucieuse de régler son pas sur celui de Bruxelles, Berne a interdit de nourrir les porcs avec des restes de repas ou des déchets de cuisine et a imposé dans notre pays la directive insensée de l'UE qui interdit de les réutiliser. Les solutions qui fonctionnaient encore au niveau régional il y a quelques années et réduisaient les transports au plus court ont ainsi été efficacement torpillées.

Adrian Amstutz explique les conséquences à l'aide d'exemples concrets dans deux régions touristiques: «Aujourd'hui, on transporte les restes de repas et les déchets de cuisine des hôtels de Wengen et Mürren en train et camion jusqu'à une usine d'incinération de l'Unterland. Et l'on doit importer d'énormes quantités de farines de soja et de céréales de l'UE, voir d'Amérique du Sud, puis les faire remonter, également en train et camion, jusqu'à Wengen et Mürren pour nourrir les porcs. Elles constituent désormais l'unique source d'alimentation de ces animaux, autrefois omnivores.» Un non-sens écologique, énergétique et éthique ou, pour reprendre les termes d'Adrian Amstutz: «Une vraie cochonnerie!» ■



Hérésie écologique aux dépens du contribuable

Table rase à Netstal (canton de Glaris)

Il y a trois ans, la Confédération inscrivait la protection et la préservation de la biodiversité parmi les missions de base de la Constitution fédérale et signait une convention internationale allant dans ce sens. Le canton de Glaris, quant à lui, semble persister à détruire ce qu'il reste de flore locale.

■ Jakob Kubli

Dans nos paysages industrialisés et dévastés, les haies représentent un dernier refuge pour de nombreuses espèces animales et végétales. Selon une enquête récemment publiée par la Confédération, il faudrait en planter de nouvelles pour revaloriser les paysages du point de vue écologique et esthétique. En sus du travail bénévole, une telle action exigerait la participation financière de la Confédération.

Dans le canton de Glaris en revanche, on semble avoir reçu l'ordre de détruire tout ce qu'il restait de la flore locale. Ainsi, pendant l'été 2012, dans la vallée du Klöntal les employés cantonaux ont anéanti sur une large bande et à grand renfort de machines, la vaste diversité de végétation qui poussait de part et d'autre de la route, ne laissant que la couche herbeuse.

Des interventions sans concession

En janvier 2013, à Netstal (canton de Glaris), les services municipaux ont fait de même sur les rives du Löntsch, un petit cours d'eau du bassin versant de la val-



Alors qu'ailleurs, l'argent du contribuable sert à restaurer ruisseaux et rivières, les équipes à l'œuvre sur les rives du Löntsch, à Netstal, n'ont pas fait les choses à moitié en défrichant systématiquement les paysages.

Foto: Jakob Kubli, Netstal

lée du Klöntal, qui rejoint la Linth à Netstal.

Il y a quelques années, un programme de restauration et de prévention des inondations avait déjà fait des ravages, se traduisant par un déboisement massif. Les broussailles ont heureusement fini par reprendre le dessus. Implacable, la dernière intervention a de nouveau fait table rase des jeunes tilleuls, érables, aulnes, des bouleaux, noisetiers, pru-

neliers, des aubépines, des troènes et autres plantes indigènes précieuses où toute une petite faune et avifaune s'était installée, dans l'illusion d'y avoir trouvé un refuge durable.

L'administration fait de la résistance

Les défenseurs de la nature ne peuvent que s'insurger devant des mesures aussi arbitraires, dont les coûts sont en outre supportés par les fi-

nances publiques. Depuis la fusion radicale des communes dans le canton de Glaris (25 communes indépendantes regroupées en trois grandes), les villages n'ont plus voix au chapitre.

Comme chacun le sait, la végétation des rives est protégée dans toute la Suisse. Par ses actions, l'administration prend manifestement le contrepied des objectifs définis en matière de biodiversité. ■

Sauvetage d'arbres en danger

Le courage d'un spécialiste des soins aux arbres parvient à sauver plusieurs arbres de l'abattage. Ou comment un seul homme, par son obstination, peut ramener à la vie des arbres voués à la mort.

■ **Silvio Baumgartner**

Samedi, 20 heures. Appel téléphonique désespéré d'Ivo Schori, spécialiste de l'entretien des arbres. Pendant dix jours, il a négocié avec la commune de Frutigen, dans l'Oberland bernois. En vain : les jeux étaient déjà faits. Plusieurs vieux pins noirs de belle taille, situés entre le complexe scolaire Widi et l'Engstligen (la rivière) doivent être abattus. Une plantation unique en son genre dans toute la Suisse. Quelques très beaux érables sycomores proches, également situés dans l'espace public, sont aussi sur la liste des arbres à abattre. Une partie de la municipalité de la ville chercherait-elle à profiter des vacances de la Toussaint pour, en

quelques coups de tronçonneuses, mettre la population devant le fait accompli ? Le personnel chargé de l'abattage doit arriver le mardi, soit moins de trois jours plus tard. C'est par hasard que Ivo Schori a découvert les immenses arbres marqués pour l'abattage. Devant l'absence de réaction de l'administration communale face à l'offensive du spécialiste en soins aux arbres et la volonté inébranlable de la commune, c'est vers la presse que Schori se tourne.

Dimanche, 11 heures. Visite sur le terrain. Les croix jaunes tracées sur les arbres signent leur arrêt de mort. Ivo Schori lève tristement la tête pour contempler l'im-



Soigner, non abattre !

mense couronne de l'un des vieux pins noirs marqué d'une croix. Le spécialiste en soins aux arbres titulaire du brevet fédéral secoue la tête, l'air dubitatif. Il n'a même pas réussi à convaincre la municipalité de reporter l'opération. Le spécialiste dénonce notamment l'absence d'expertise sur l'état des arbres à abattre situés dans l'espace

public. Il reconnaît qu'«il existe bien un danger de chute de branches en cas de mauvaises conditions météorologiques, comme la neige mouillée, le vent ou des précipitations abondantes après une longue période de chaleur.» Il n'empêche : un examen minutieux et des soins ciblés permettraient de sécuriser les arbres incriminés, opération dont le coût serait tout à fait raisonnable pour la municipalité. Avec des techniques d'ascension sur corde, les professionnels peuvent pratiquer des travaux tels que la taille d'allègement, la suppression du bois mort ou la construction de haubanages dynamiques visant à sécuriser les couronnes.

Dimanche midi. Les bureaux du quotidien Berner Oberländer sont enfin occupés. Le rédacteur accepte immédiatement de faire une place à cette affaire urgente dans l'édition du lendemain. Après une série de questions et de recherches, le journaliste s'attelle à la rédaction de l'article. À 17 heures, la rédaction décide de faire de l'événement la une du lundi.

Sauver des arbres ? À vous de jouer !

Il n'y a pas de raisons de se sentir impuissant lorsque les autorités décident d'abattre des arbres dans l'espace public. L'essentiel est de faire preuve de vigilance et d'apprendre à remarquer et à reconnaître les signes précurseurs de telles opérations.

Lorsqu'elles sont publiées dans un organe de presse officiel, il est généralement possible de s'informer auprès de l'administration communale compétente. Mais comme le montre l'exemple de Frutigen, les autorités ne communiquent pas toujours. Il faut donc aussi apprendre à repérer les marques sur les arbres. Celles-ci sont généralement tracées à l'aide d'aérosols ou gravées dans l'écorce (en forme de croix ou de points). Dans tous les cas, il est fortement recommandé de se renseigner auprès de l'administration.

La nécessité d'abattre des arbres, qui peut sembler plausible aux non-initiés, n'est pas forcément motivée en termes de protection des arbres. Dans le doute, il est toujours possible de s'adresser à un spécialiste en soins aux arbres titulaire d'un brevet fédéral (cf. lien ci-dessous) ou aux médias locaux.

Pour l'expertise d'un arbre situé dans l'espace public, les communes et les autorités devraient toujours faire appel à un professionnel en soins des arbres plutôt qu'à un garde forestier. Ces derniers sont les spécialistes pour tout ce qui concerne les forêts. Mais les arbres ont dans les bois une fonction différente, de protection et d'approvisionnement en bois. L'expertise d'un garde forestier aura tendance à privilégier ces critères.

Les politiques «d'entretien des arbres» et la communication à ce sujet varient considérablement d'une administration communale à l'autre, de rétrograde (principalement dans les communes rurales) à novatrices (plutôt dans les centres urbains). Dans le doute, il vaut mieux s'informer et demander plutôt deux fois qu'une aux autorités, à des professionnels des soins aux arbres ou aux médias.

■ sb

Lien suisse vers un site de protection des arbres : www.proarbore.ch



Apprendre à reconnaître les signes précurseurs d'abattage

Lundi, 9 heures. Triomphe de l'expert en soins aux arbres : la une du Berner Oberländer a porté ses fruits. Tous les membres du conseil municipal de Frutigen n'étaient pas au courant de l'abattage prévu des arbres. Une partie l'apprend par voie de presse ; l'indignation est grande. Dans la population aussi. Dans un communiqué de dernière minute, la municipalité suspend temporairement l'abattage des arbres. La communication interne au sein du conseil municipal est montrée du doigt. Plus tard, dans une tentative de conciliation, la commune demandera une nouvelle expertise à laquelle sera associé le spécialiste. Tous s'accordent à reconnaître que la sécurité doit être la première des priorités. Mais l'abattage n'est pas impératif, les arbres peuvent aussi être entretenus. La coupe des arbres pourrait même accroître les risques existants. Pour l'expert, «le fait d'abattre certains des arbres de la rangée renforcerait l'exposition aux vents des arbres restants.

Loin d'être écarté, le danger risquerait d'être accru.» L'exemple de Frutigen est à plus d'un titre représentatif d'une approche aujourd'hui largement répandue. Les administrations communales abattent sans états d'âme les arbres pouvant, en raison de chutes de branches ou d'une instabilité, constituer un danger. Alors qu'ils pourraient faire l'objet d'une expertise professionnelle et bénéficier, le cas échéant, de l'entretien et des soins de conservation dont ils ont besoin. «Avec tous ces arbres coupés sans nécessité, la Suisse se prive, année après année, d'une grande richesse esthétique, écologique, culturelle et historique dont la valeur est estimée à plusieurs millions», regrette Fabian Dietrich. Le spécialiste en soins aux arbres, qui milite régulièrement pour sauver des arbres, se réjouit tout particulièrement quand la presse fait état de ces dysfonctionnements et parvient à les empêcher. Moralité : la vie et la mort d'un arbre n'est pas une fata-

Grand hôtel Giessbach : des arbres choyés

Pour des raisons de sécurité et dans l'objectif de préserver les exemplaires exceptionnels que compte le domaine, les dirigeants du Grandhôtel Giessbach ont décidé de confier l'entretien des arbres à des professionnels. C'est Fabian Dietrich qui a été retenu. Le spécialiste en soins aux arbres (titulaire du brevet fédéral) a par le passé déjà conseillé la Fondation Franz Weber pour toutes les questions concernant les arbres.

«En janvier 2014, nous effectuerons des travaux d'entretien courant, comme le dégagement des couronnes et des tailles d'allègement, explique l'expert. L'objectif étant de laisser les arbres aussi 'nature' que possible et de ne pas modifier leur silhouette.» Les soins visent dans un premier temps les arbres se trouvant directement autour de l'hôtel ou dans les zones de parking. En raison de la présence humaine régulière, ces arbres doivent répondre à des exigences particulièrement élevées en matière de sécurité. Le grand hêtre situé près de la terrasse du jardin, un magnifique exemplaire du domaine de Giessbach, est au centre de toutes les attentions.

«Le dégagement de la couronne consiste à enlever les branches (mortes, malades, abîmées ou qui exercent un frottement) qui représentent un risque en termes de sécurité et dont la coupe est nécessaire à la conservation de l'arbre», explique Fabian Dietrich. «Pour la taille d'allègement, nous raccourcissons ou nous délestons les branches qui font saillie et qui menacent de casser. Il faut parfois aussi construire un haubanage dynamique à l'aide de cordes spéciales. Toutes ces mesures permettent de conserver longtemps des arbres stables et sains et de garder leur silhouette caractéristique.» Cette taille douce devrait passer inaperçue aux yeux des clients de l'hôtel. Mais la différence sera quand même perceptible par temps de vent ou de forte neige : les arbres ne devraient plus perdre de branches ou beaucoup moins qu'avant.

Pour le spécialiste, les arbres du domaine de Giessbach sont «absolument exceptionnels». Et d'ajouter : «Je ne connais aucun complexe hôtelier qui possède un si grand nombre d'arbres.» Il explique qu'il faut distinguer les arbres du parc de ceux de la forêt qui fait partie du domaine : «L'entretien des arbres du parc est essentiel pour leur assurer une longue vie. Pour les arbres de la forêt, les exigences ne sont pas les mêmes, on se base sur des critères forestiers pour l'expertise et l'entretien.»

Avant le début des travaux, prévus en janvier 2014, Fabian Dietrich et son équipe se retrouveront au grand complet au Grand Hôtel Giessbach pour la fête de Noël de la société Baumpflege Dietrich GmbH.* ■ sb

** Établissement saisonnier, le Grand Hôtel Giessbach est ouvert de la mi-avril à la mi-octobre. Le palace historique fait une pause pendant la saison hivernale. Mais il ouvre exceptionnellement ses portes pour accueillir réunions et réceptions à caractère privé. Pour plus d'informations, rendez-vous sur : www.giessbach.ch/giessbach-en-hiver.html*

lité. Chacun de nous peut résister, sauver des arbres ou tout au moins obtenir un réexamen de la situation en cas de coupe prévue. À condition de savoir comment protester et réagir (conseils dans l'encadré). L'action de personnes

comme Ivo Schori ou Fabian Dietrich en est une excellente illustration. On peut aussi citer l'exemple du bouleau veruqueux sauvé par Vera Weber à Berne, dans le quartier de la Matte (cf. JFW n° 97 du printemps 2011). ■

A la poursuite des chemtrails

Ces traînées blanches que laissent les avions sur leur passage créent la polémique: pour certains, elles seraient composées de produits chimiques. Un jeune Suisse s'est passionné pour ce mystère et en a fait un film documentaire.

■ Hans Peter Roth

Il faisait beau ce jour-là, en 2007. Le ciel était bleu, presque sans nuage. Puis, à très haute altitude, quelques voiles de brume sont apparus. Et les lignes de condensation que laissaient les avions de ligne en survolant la Suisse sont devenues de plus en plus longues. Elles s'effaçaient de moins en moins bien, s'élargissaient même, et chaque vol en dessinait de nouvelles. Rapidement, le ciel entier s'est rempli d'une grille de nuages tracée par les avions. Ceux-ci créaient vraiment des nuages artificiels qui se combinaient pour former un film laiteux cachant toujours davantage le soleil. Ce jour-là, il y a six ans, Matthias Hancke a prêté pour la première fois attention à ce phénomène. «Cela m'a vraiment agacé. J'ai remarqué que cela se produisait assez souvent», se rappelle ce Valaisan de naissance. Il avait alors 27 ans: «Par une journée ensoleillée, quand le ciel est très bleu, les avions n'ont besoin que de quelques heures pour

y apporter des nuages.» Perplexe et fâché contre ces nébulosités créées par l'homme, il a entrepris des recherches et est tombé sur des quantités d'informations et de sites internet traitant de la question. Le mot-clé: «chemtrails». Un phénomène auquel le Journal Franz Weber s'était déjà intéressé en 2004. Depuis, de plus en plus de gens en ont fait de même.

Où est la vérité?

En lançant une recherche sur ce mot, on trouve une foule de pages affirmant que ces nuages ont été fabriqués par des rejets de produits chimiques toxiques, de substances pathogènes, voire pire encore. «Les traînées blanches des avions seraient-elles bourrées de produits chimiques propagés pour nous empoisonner? Auraient-elles quelque chose à voir avec des programmes secrets de pulvérisations organisés par l'OTAN?» Matthias Hancke s'est posé ces questions. «Les

raisons n'étaient pas claires et il n'existait aucune preuve, rien que des spéculations.» Pour ceux qui soupçonnaient que ces lignes dans le ciel dissimulaient un complot malveillant, les choses étaient claires. Pour les représentants des sciences établies aussi, à cela près que ces derniers considéraient les soupçons comme une blague, un délire ou une théorie du complot née dans les cerveaux de quelques cinglés. Une bonne partie des arguments scientifiques semblait plausible et désamorçait la plupart des spéculations. Malgré tout, ces traces continuaient à trotter dans la tête de notre historien et ethnologue installé à Belp, près de Berne... et de son aéroport.

Les «chemtrails» existent!

Le concept de «chemtrail» est un mot-valise résultant de la contraction de deux termes anglais: «chemistry/chemicals» (chimie/produits chimiques) et de «contrails», (les lignes de condensation des avions). En français, on parlerait de «traînées blanches chimiques» ou de «produits chimiques». Car les «chemtrails» existent: toutes ces lignes de condensation contiennent des produits chimiques. Les gaz d'échappement des moteurs d'avions ne sont rien d'autre qu'une ligne de substances chimiques et de particules fines (aérosols). Dans l'atmosphère, elles servent pour ainsi dire de noyaux de condensation. L'eau s'y condense en fines gouttelettes ou cristaux, qui apparaissent dans le ciel sous forme de nuages ou, justement, de lignes de condensation. Les lignes «classiques»

que tracent les avions sont visibles à partir de 8000 mètres d'altitude sous forme de nuages de cristaux de glace. D'après les observations du ciel et les connaissances que l'auteur de ces lignes a retenues de ses études de géographie, on peut dire que les lignes de condensation demeurent dans le ciel particulièrement longtemps et peuvent former un véritable voile lorsque la stratosphère est particulièrement saturée d'humidité. C'est souvent le cas juste avant l'arrivée d'une zone d'intempéries. Des nuages d'altitude qui ont l'apparence de filaments blancs, les cirrus, annoncent généralement l'arrivée des fronts de mauvais temps. Pas étonnant que l'on appelle aussi «cirrus artificiels» les lignes de condensation. Autrement dit, ces lignes de condensation — que l'on voit souvent, longtemps et distinctement — sont prévisibles. Elles apparaissent surtout à l'avant, à proximité ou au bord des zones de mauvais temps.

Théories absurdes?

Les théories sur les chemtrails vont cependant beaucoup plus loin. Elles supposent que les gaz d'échappement des avions contiendraient d'autres produits chimiques, qui s'ajouteraient au carburant ou aux gaz d'échappement, voire seraient pulvérisés en sus. Les chemtrails devraient aussi perdurer davantage que les traces de condensation «naturelles» et se propager plus largement. La dissémination de ces substances chimiques servirait notamment à influencer la météo et le climat, à diminuer la population ou aurait des fins



En descendant vers des chemtrails sur la Suisse



Matthias Hancke veut « savoir »

militaires. Les représentants des sciences orthodoxes comme les météorologues, climatologues ou physiciens de l'atmosphère considèrent bien entendu ce genre de théorie comme absurdes. Dans le même temps, comme les recherches les plus récentes le prouvent, ces scientifiques concèdent qu'une augmentation du trafic aérien — qui s'accompagne d'une augmentation du nombre de lignes de condensation — influe sur le climat, la météo et l'albédo de la Terre (sa capacité de réflexion de l'énergie solaire) de façon perceptible. «L'influence des cirrus artificiels sur le réchauffement climatique serait plus importante que tout le CO₂ rejeté depuis les débuts de l'aviation», souligne Matthias Hancke en s'appuyant sur des études scientifiques officielles. «C'est étonnant que personne n'en parle dans le débat actuel sur le climat. Intéressant également que le rejet de produits chimiques dans l'atmosphère, autrement dit la création de chemtrails, fasse l'objet de discussions à de très hauts niveaux de la politique mondiale, comme une option valable dans le combat contre le réchauffement climatique.»

Manipulation météorologique

Personne ne conteste que, depuis les années 1960, on

lâche des produits chimiques dans l'atmosphère pour influencer la météo. Par conséquent, certains aérosols (de minuscules particules en suspension) peuvent encourager ou inhiber la formation de précipitations. Des exemples? En Autriche, dans le Steiermark, l'entreprise Golob GmbH intervient depuis 1982 avec du chlorure d'argent pour empêcher les chutes de grêle pendant les orages — en Suisse, on a longtemps lancé des fusées antigrêle. On sait que les avions américains vaporisaient cette même substance sur le Cambodge pendant la guerre du Vietnam, pour déclencher des pluies continues sur les voies d'approvisionnement des combattants vietcongs, au moins partiellement avec succès. Matthias Hancke rappelle qu'aujourd'hui, rien qu'aux Etats-Unis, 40 programmes sont encore menés pour influencer la météo. La question des chemtrails a fini par obséder cet universitaire, enseignant et père de deux enfants: «Que va-t-il se passer si les nuages de plus en plus nombreux que produisent les avions depuis des années proviennent réellement de substances chimiques et si ce n'est pas seulement une possibilité, comme on le prétend? Une telle supposition est-elle trop absurde pour que l'on s'en préoccupe?» Cet homme à l'esprit ouvert et critique, qui aime le soleil et la liberté, soucieux de l'environnement et proche de la nature, comme il se décrit lui-même, s'est engagé dans des recherches personnelles spectaculaires. «J'ai cherché à appréhender ce phénomène dans tous ses aspects, aussi bien de façon globale que différenciée, et à trier les faits établis de ce qui n'était que spéculation.»

Des recherches dans le monde entier

Dans le cadre des travaux de recherches intenses qu'il a démarrés en 2008, Matthias Hancke a rapidement choisi de faire un film. Son projet, soutenu par la maison de production DEDAL Films, a pris depuis lors la forme d'un documentaire impressionnant et international. Il sera lancé en 2014 sous le titre «Overcast». Pour ce projet, il est allé personnellement voir des scientifiques renommés dans le monde entier et s'est rendu chez des experts et chercheurs indépendants de toute la planète. Grâce à ces rencontres, il a acquis un regard unique et très large sur le phénomène. Point culminant: les vols de recherche sur la Suisse pour capturer, dans une certaine mesure, les particules des chemtrails et leur faire subir une analyse chimique afin de déterminer quelles substances se trouvent dans une ligne de condensation. Le premier vol, à l'automne 2009, a déjà permis de prélever un échantillon dans une ligne de condensation. «L'analyse a révélé la présence d'aluminium et de baryum au-delà de la limite. La méthode d'analyse n'était toutefois pas 100 % sûre. Nous avons opté pour une meilleure méthode.» Lors du deuxième vol à l'automne 2011, les testeurs d'air n'ont pas pu monter à plus de 8000

mètres. «Mais ça a tout de même été une sacrée sensation quand nous avons trouvé, dans les 14 misérables litres d'air que nous avons aspiré avec une pompe à vide, 0,5 milligramme de baryum par mètre cube.» Pour les spécialistes des chemtrails, les composés du baryum sont souvent cités comme éléments des chemtrails.

Le troisième vol

Un troisième vol est prévu cette fin d'automne encore. «Le but de nos mesures est de rendre ces résultats publics et d'amener les instituts scientifiques à les contrôler puis à se lancer eux-mêmes dans la recherche.» A ce stade, le réalisateur a mis en boîte 150 heures de film, plus de 40 entrevues aux Etats-Unis et dans neuf autres pays, ainsi que des prises de vues parfois à couper le souffle. «Et surtout, j'ai acquis de nouvelles connaissances, fruit d'un travail désintéressé et imprégné de beaucoup d'idéalisme, sous haute direction.» Malgré un budget ridiculement petit, le documentaire a pu voir le jour grâce à une campagne de recherche de fonds qui a rapporté plus de 30'000 francs cette année. «Et cela nous permettra de terminer le film d'ici la fin de l'année», se félicite Matthias Hancke.

youtube.com/overcastthemovie



Tout près des chemtrails

Bilder:zvq

Le cercle vicieux de l'illusion-croissance

Partout la croissance est considérée comme la panacée à tous les problèmes. Ainsi chaque année un tiers des ressources sont gaspillées en croissance. De la sorte la charge environnementale qui en découle, croît logiquement de manière massive.

■ **Jürg Fischlin**

La misère aurait été encore pire au 19^e siècle sans l'avènement de l'industrialisation. L'amélioration de l'hygiène permit un accroissement spectaculaire de la population. Toutefois, grâce aux méthodes d'industrialisation de production de masse, l'approvisionnement parvint à peu près à relever le défi. Cependant, l'excédent de population du 19^e siècle s'exilait dans les pays d'outre-mer où il asservissait les autochtones grâce à sa supériorité technique et avec une brutalité incroyable. Une possibilité que les pays du tiers-monde, précipités dans une expansion démographique effrayante, n'ont pas aujourd'hui.

On croyait largement, et croit encore et toujours, pouvoir maîtriser les problèmes démographiques par une industrialisation agro-alimentaire destructrice de l'environnement. Les prix des denrées alimentaires en augmentation partout dans le monde, parlent un autre langage. A cela s'ajoute la corruption de certains gouvernements, en Afrique, par exemple, où, pour la seule année 2009, 45 millions d'hectares ont été arrachés aux paysans indigènes en mal de survie, pour être affermés à des sociétés étrangères, chinoises notamment.

Empreinte fatale

Plus importante est l'empreinte écologique d'un peu

ple, plus sévère doit être la limitation de sa population résidente. Prétendre que nous aurions besoin de l'immigration pour financer notre AVS, ne fait que reporter le problème et accentue encore le tic-tac écologique de la bombe sociale. Brandir le spectre d'un manque de main d'œuvre suite à une faible natalité est absurde, car parallèlement avec une diminution de la population, le travail diminue également.

Autrefois le commerce des serfs et des esclaves garantissait l'existence d'une main-d'œuvre bon marché. Aujourd'hui, on va chercher cette main-d'œuvre dans les pays à bas salaires en entretenant l'illusion d'en tirer profit. Un meilleur salaire pour un travail pénible serait certainement plus avantageux pour l'économie que le capitalisme «de casino» pratiqué au détriment de l'environnement et du monde vivant, exposé constamment à des augmentations du prix des terrains et des loyers à la suite de la croissance démographique, de même qu'à des subventions des caisses maladies et des maisons de retraites en faveur des catégories de revenu faibles.

Contrainte à la croissance par le taux d'intérêt

Lorsque les banques, selon les dispositions en vigueur, ont la possibilité de n'attribuer aux

réserves que le dix pour cent de l'ensemble des dépôts, et de disposer du reste pour nourrir le crédit, cela ne semble gêner personne. Il tombe sous le sens qu'ainsi, il est créé de la croissance à partir de rien et qui s'amenuise par l'inflation, par l'éclatement de bulles, et par les soubresauts conjoncturels, pour se relancer dans un nouveau cycle. Que reste-t-il donc sinon, dans la contrainte et l'aveuglement, de produire plus encore de croissance artificielle pour atténuer la création du crédit et de ses effets. Un cercle vicieux infernal.

Autrement que par une atténuation – très progressive – de la création de crédit (le système de taux d'intérêt) jusqu'à son élimination complète, il n'est pas question d'échapper à la contrainte créée de toute pièce vers toujours plus de croissance et par conséquent aux crises économiques et financières récurrentes et à l'inflation.

44 milliards d'animaux

Le «Roi de la Création» abat chaque année 44 milliards (44 mille millions) d'animaux et cela pour la plupart dans des

conditions abominables. Et la tendance est à la hausse. De plus en plus, il est passé sous silence le fait que Darwin, et avant lui Linné, puis plus tard le réformateur de la nutrition et découvreur des vitamines, le Dr Bircher-Benner, ont démontré dans le détail que la viande et la chair de poisson ne sont pas une alimentation profitable aux humains.

Tandis que les animaux sont exploités de manière moins honteuse dans les pays pauvres, en revanche l'esclavage animal dans les nations industrielles est de plus en plus brutal sous la pression sans pitié des coûts de production, générée par la nécessité de croissance. Une différence significative existe entre hommes et animaux: ces derniers ne cherchent pas à posséder plus qu'ils n'ont.

Energie atomique

Plus de 2000 scientifiques et parmi eux plusieurs Prix Nobel, ont lancé dans la première moitié du 20^e siècle déjà, des mises en garde sérieuses contre l'avènement de l'énergie atomique. En dépit de toutes les catastrophes et de la progression des dommages ra-



Le tic-tac de la bombe écologique

dioactifs, le lobby atomique, avec une présomption sans pareil, s'obstine à défendre l'énergie atomique comme la plus propre et la plus sûre. Aurait-on consacré au développement des énergies renouvelables les milliards gaspillés dans l'énergie atomique, que nous aurions déjà atteint depuis longtemps la société 2000 watts que l'EPFZ a envisagée, et cela sans perte de confort.

Le carrousel continue de tourner gaiement

Pendant ce temps, le carrousel poursuit gaiement sa sara-bande. Toujours plus d'espèces disparaissent; les mers sont bientôt désertes; les populations en expansion explosive sont encasernées dans des tours-ghettos dans des ag-

glomérations hors nature; la construction dévore, à un rythme effrayant et irrémédiablement, les plus beaux paysages. Selon les prévisions de l'Office fédéral de la statistique, dans moins de 380 ans, l'espace entier entre le lac Léman et le lac de Constance sera totalement urbanisé.

Dans une de ses dernières interviews, C.G. Jung déclarait : « Vous savez bien que les gens ne veulent pas de problèmes ». Les problèmes, on les renvoie de préférence au lendemain jusqu'à ce qu'ils deviennent insolubles – tout en stigmatisant les réalistes qui réclament la durabilité comme les pires ennemis de l'économie et du progrès. Décidément, la paranoïa a ses méthodes.

«Le blabla de la croissance»

Les exigences répétées de croissance? Du blabla! Telle est la conclusion de l'ouvrage *Das Geschwätz vom Wachstum* [Le blabla de la croissance, en allemand seulement]. Faits à l'appui, il met en garde contre le danger de succomber à la gangrène aveugle du «toujours plus».

■ Hans Peter Roth

L'industrie du bâtiment aimerait défigurer d'autres paysages, le secteur automobile doubler ses ventes et imposer des autoroutes à huit voies. Zermatt et Saint-Moritz rêvent d'attirer deux fois plus de touristes. L'industrie pharmaceutique souhaite vendre trois fois plus d'analgésiques, de psychotropes et de stimulants sexuels. La folie de la croissance dans toute sa splendeur. Si l'on peut prévoir une partie de ses conséquences catastrophiques, on ne peut qu'entrevoir le reste.

Une actualité brûlante

Il ne se passe cependant pas un jour sans que des repré-

sentants, de droite comme de gauche, exigent une «croissance accrue». Car d'après eux, une croissance économique forte permettra de combattre le chômage, de sauver l'assurance-vieillesse, d'assurer la prospérité et d'aider les pauvres. D'après eux toujours, si elle cesse, l'argent manquera également au système de santé et à la protection de l'environnement. «Du blabla!», rétorquent Urs P. Gasche et Hanspeter Guggenbühl dans leur livre *Das Geschwätz vom Wachstum*.

Paru voilà neuf ans déjà, ce best-seller n'a cependant rien perdu de son actualité – bien au contraire! Les deux célèbres



Un tiers des ressources est gaspillé en croissance

auteurs suisses dénoncent le caractère illusoire et éloigné de la réalité de ces mantras de la croissance que serinent politiciens, entrepreneurs et économistes. Il serait donc peu judicieux de sacrifier des impôts équitables, la politique sociale, la protection de l'environnement ou même les droits démocratiques au diktat de la croissance économique.

La gangrène croît, elle aussi

Des changements politiques et sociaux s'imposent, mais pas les «réformes», dont le seul but consiste à accroître la croissance. Les tenants de ce mouvement ascendant taisent cependant ce qui doit effectivement croître. La gangrène aussi croît – jusqu'à dévorer son hôte. Et les discours creux prônant une croissance «qualitative» ou «durable» n'y changent rien.

Une chose est sûre: la crois-

sance a apporté des bénéfices matériels à bien des gens. Mais parallèlement, le chômage a augmenté, l'exploitation de l'environnement s'est intensifiée, la qualité de vie a baissé et le système de santé n'a connu aucune amélioration en dépit de la hausse des coûts. Le moment est donc venu de nous libérer progressivement de cette contrainte de croissance et d'imaginer de vraies alternatives. Entrepreneurs, managers, hommes politiques ou citoyens lambda, peu importe: tous ceux qui refusent d'être plus longtemps des moutons dans la course à la croissance trouveront dans ce livre de précieuses réponses. ■ hpr

Das Geschwätz vom Wachstum, par Urs P. Gasche et Hanspeter Guggenbühl, Orell Füssli Verlag, 2004. ISBN 3280051010, 9783280051016. Disponible d'occasion.

Les lecteurs ont la parole

«Tout animal est un être pensant» (JFW 105)

Chère Madame Lindbergh, votre article intitulé «Tout animal est un être pensant» m'a profondément interpellée parce que, intuitivement, je vais dans le même sens que vous. Encore faut-il lire le livre d'Yves Christen pour bien approfondir ce sujet. De spécialiste (activiste contre la souffrance animale), je suis devenue animaliste: parce que l'Animal et nous-mêmes sommes tous égaux devant: la naissance, la souffrance, la maladie, la peur, la détresse, la mort. Nous n'avons pas de quoi faire les malins devant les animaux, ces êtres innocents, sans défense et sans voix. Alors, en quoi réside notre soi disante «supériorité»? Parce que je n'attends pas de mon chat qu'il m'explique le théorème de Pythagore. Or, selon certains intellectuels à la froide logique, mais sans connaissance intuitive, notre supériorité réside dans cette forme d'intellect. A ceux-là je réponds que la vraie supériorité, comme la noblesse, est celle du cœur, celle de la compassion.

*Françoise Collaud,
Lausanne*

Oublié, le printemps silencieux?

J'ai consulté votre journal et en lisant l'article sur Monsanto, je me suis demandé si le livre de Rachel Carson «Le Printemps silencieux» est parti dans le tiroir des Oubliettes. Rachel Carson a écrit ce livre en 1962, cela fait juste 50 ans et elle avait averti notre société de ne pas l'oublier. Merci de prendre bonne note.

*Christophe Ziegert,
1012 Lausanne*

Frénésie de construction dans la Gruyère

Il y a quelques années vous avez jeté un regard vers la spoliation de la belle région de Gruyères. Il nous semble que le temps est révolu d'y retourner. En bas du Château de Gruyère en direction de Château d'Oex se trouve le village d'Enney (1667). Il y a depuis quelques années une frénésie de construction dans ce village :

- La zone industrielle ne cesse de s'agrandir.
- Le village d'en haut est pratiquement entièrement construit.
- 28 nouvelles maisons vont être construites à l'entrée du village.
- 3 immeubles vont être construits à la sortie du village.
- 2 grands chalets d'appartements sont en enquête au milieu du village, au Perrey.
- D'autres terrains sont à bâtir au milieu des pâturages. Enney se transforme en Bulle 2 sans prendre en considération la législation fédérale (art. 15 LAT) et cantonale (art. 44 LAT et C) et sans prendre en considération la région tout autour. S'il vous plaît, sauvez une des plus belles régions de la Suisse, la Gruyère!

*Yvonne de Henseler,
1667 Enney*

Population complètement divisée

Monsieur Fritz Wassmann, j'ai lu votre article sur les éoliennes paru dans le Journal Franz Weber 105, ainsi que la réponse de la rédaction. Voulez-vous que nous ayons le même problème qu'en Amazonie, désirez-vous une déforestation de notre beau pays? Je vous invite à venir dans notre commune qui est prise en otage pour la construction de 6 éoliennes, dont 3 au-

dessus des crêtes du Mont-des-Cerfs dominant notre village et tout particulièrement l'Hôpital. Notre population est complètement divisée par ces satanées machines. Je suis ulcéré par l'attitude des personnes non concernées par ces machines et qui veulent faire la leçon aux autres. Que ces personnes installent les éoliennes devant leur porte. Vous devriez aller trouver les gens de Saint-Brais dans le Jura. Veuillez agréer, Monsieur, mes salutations distinguées.

*Adalbert Jaques,
1450 Sainte-Croix*

A côté du sujet?

L'article de Silvio Baumgartner «Des turbines à vent dans les forêts suisses?» (JFW 105) était remarquable en tous points et reflète exactement les enjeux actuels autour de l'éolien. En revanche, M. Wassmann ne mérite pas la tribune que vous lui avez accordée en publiant l'intégralité de son courrier. D'abord, il est à côté du sujet en insistant sur les terres agricoles et surtout, ses arguments sont totalement flous ni étayés par la moindre source. Un tel amateurisme n'est pas digne de votre journal. En ce qui concerne l'éolien, c'est un sujet qui s'inscrit parfaitement dans l'action de la FFW et je félicite M. Baumgartner de l'avoir enfin empoigné par le bon bout. J'aimerais ajouter quelques éléments :

- Une forêt est composée d'arbres, mais aussi de clairières et de futaies qui forment un ensemble harmonieux et aussi un écosystème. Planter des éoliennes dans chacune des clairières d'une forêt, comme le prévoit par exemple le projet EoleJorat, c'est la transformer en zone industrielle. Ni plus ni moins.

- Car une éolienne est une machine industrielle qui peut même être qualifiée d'usine. Ses composantes et sa fabrication nécessitent énormément d'énergie : cette énergie grise devrait aussi être prise en compte. Tout comme sa durée de vie, qui est limitée à une vingtaine d'années.

- Les tonnes de béton (plusieurs mètres d'épaisseur) qui sont nécessaires à la fondation d'une éolienne et les machines nécessaires à sa construction ne peuvent être acheminées sur le site que sur des routes bétonnées de 4 m de largeur au moins. Rien à voir avec des chemins forestiers. En plus, ces routes ne pourront pas être démontées, car elles sont nécessaires aussi pour les opérations de maintenance et de réparations.

- La taille des éoliennes est totalement disproportionnée par rapport au milieu dans lequel on les met : pour EoleJorat, 200 mètres de hauteur (comme l'antenne de Sottens), soit 20 fois plus que la hauteur moyenne des arbres. (Plus bas, il n'y a pas assez de vent pour que ça soit rentable.) Cela signifie qu'elles seront visibles très loin à la ronde, depuis les Préalpes comme depuis le Jura. L'impact sur le paysage est donc très important, d'autant plus que la forêt a aussi une fonction de récréation et de détente pour la population qu'il s'agit de préserver, comme le dit l'art. 3 de la loi fédérale sur l'aménagement du territoire.
- Aucune éolienne de cette taille n'a encore été construite. Cela signifie qu'il n'y a aucun recul et aussi que son efficacité sur

le Plateau suisse ou le Jura est loin d'être certaine par rapport aux prévisions. Ce qui est sûr par contre, c'est qu'une éolienne plus puissante, donc plus grande, produit aussi plus de nuisances.

- En-dehors de l'impact visuel sur le paysage, les éoliennes produisent des nuisances sonores de plusieurs types. Si le bruit purement mécanique dû à la rotation des pales s'entend clairement, les basses fréquences et les infrasons ne s'entendent pas à l'oreille, mais sont perçues par l'organisme comme des vibrations pouvant être extrêmement perturbantes, surtout la nuit. Les études de bruit effectuées n'en tiennent pas compte, parce que la législation suisse ne prévoit encore rien à ce sujet, mais l'Office fédéral de l'environnement a commencé à s'y intéresser : les nuisances du trafic routier sont par exemple maintenant appelées «Bruit ET vibrations». D'autre part, les éoliennes sont assimilées à des stands de tir dans la législation suisse, rien de spécifique n'étant prévu. Cela signifie qu'une distance de 300m des zones d'habitation est considérée comme suffisante en Suisse, alors que partout ailleurs, on s'est rendu compte qu'il fallait absolument respecter des distances assez grandes pour éviter les problèmes de nuisances (min. 1km 500 par exemple en Allemagne). En Suisse, les résidents des zones d'habitation à proximité seront touchés, aussi bien que toute la faune environnante : ils auront les nuisances et aucune contrepartie, car ils continueront de payer leur électricité au même tarif.
- La pollution lumineuse est régulièrement passée sous silence. Or, en vertu de la législation suisse, les éoliennes devront également être pourvues de signaux lumineux clignotants et tournants, puisque fixés sur les extrémités des pales, et ce 24 heures sur 24. La faune appréciera, ainsi que les résidents proches et même moins proches.
- Chaque projet de parc éolien provoque la création d'une association d'opposants. Il ne s'agit pas que d'une minorité : le village de Daillens a voté majoritairement contre les éoliennes : la population ne veut pas d'éoliennes, comme elle ne voulait pas non plus de nucléaire.
- La productivité annoncée est une productivité théorique, qui est largement supérieure à la productivité réelle, puisque les éoliennes ne tournent pas tout le temps. Le rendement réel est faible surtout par rapport à l'investissement consenti. En Suisse, elles seront amorties grâce au système des rétributions à prix coûtant, c'est-à-dire à l'argent du contribuable. Cela signifie que c'est une forme d'impôt indirect.
- Le courant produit par les éoliennes ne profite pas à la population environnante mais alimente le réseau général : l'échelle n'est pas locale. Cela n'a rien d'écologique.
- Les éoliennes ne remplaceront jamais le nucléaire : Cet argument écolo-politiquement correct est une absurdité, mais la confusion est

volontairement entretenue. L'éolien est un courant d'appoint et non de ruban, qu'il faut en plus stocker dans des usines (par exemple à gaz) qu'il faudra aussi construire, sans compter les lignes électriques nécessaires à son transport. Les éoliennes prévues par EoleJorat serviront tout au plus à alimenter le turbinage du Hongrin, dont la puissance a récemment été augmentée. Tout ce qu'on fait en réalité, c'est chercher à produire plus, et non pas à remplacer quoi que ce soit. Ce n'est pas de la transition, juste une possibilité supplémentaire pour satisfaire l'augmentation de la demande.

Vous l'aurez compris, je ne suis pas en faveur des éoliennes en Suisse, car l'exiguïté du territoire et la den-

sité de la population ne le permettent pas. De plus, cela n'en vaut pas la peine, car c'est une technique inefficace en Suisse et déjà obsolette qui apportera plus de problèmes que d'avantages. La seule possibilité est de mettre un frein à la consommation d'électricité, comme au bétonnage à tout crin.

*Claudia Gämperle,
1055 Froideville*

C'est parce que le point de vue de Fritz Wassmann est partagé par un très grand nombre de co-citoyennes et co-citoyens que son texte méritait d'être publié dans son intégralité. Ses arguments vous ont fourni l'occasion d'exposer les vôtres. Cette discussion est nécessaire, voire indispensable quand il s'agit d'un sujet aussi grave et aussi lourd de conséquences.

La rédaction





Il y a 50 ans à Paris

Retour sur les années parisiennes du journaliste-reporter Franz Weber (1949-1974)

La petite fille à la grande voix

Mireille Mathieu

■ par Franz Weber



Exubérante après un triomphal tour de chant: Mireille, sur les bras du journaliste-reporter Franz Weber

Paris 1967. Il n'aura fallu à Mireille que trois mois à peine pour devenir célèbre dans le monde entier. A ce jour (1967), ont été vendus des millions de disques de la « chanteuse de variétés françaises la plus célèbre au monde ».

• Son triomphe est unique. Mireille Mathieu est la seule chanteuse dans l'histoire de la chanson à avoir été consacrée star dès sa première prestation, alors qu'elle n'avait pas de répertoire en propre. Lorsque, en novembre 1965, elle se produit pour la première fois à la télévision française à l'occasion d'un concours de chant, interprétant l'extatique Hymne à l'amour d'Édith Piaf, la France entière dresse l'oreille. La jeune Avignonnaise de 19 ans ne possède-t-elle pas la ferveur, la passion, et, oui, la voix même de Piaf ? Elle a à peine fini de chanter que le studio télévisé est assiégré d'appels téléphoniques enthousiastes. Aujourd'hui, elle a le monde à ses pieds. Ses tournées vont de triomphes en triomphes. Chacune de ses chansons enthousiasme des milliers de specta-

teurs, que ce soit à Paris, à Honolulu, à Montréal ou à New York. Elle s'apprête maintenant à conquérir l'Amérique pour la deuxième fois. Ses disques sont pressés à des millions d'exemplaires. Malgré ces succès sensationnels, la chanteuse est restée une jeune fille toute simple. Franz Weber lui a rendu visite dans son appartement de quatre pièces à Neuilly, banlieue chic de Paris. A peine ai-je sonné que la porte s'ouvre brusquement. Devant moi, pas plus haute qu'une écolière de douze ans, Mireille Mathieu, la « chanteuse de variétés françaises la plus célèbre au monde ».

« Vous êtes ponctuel » me complimente-t-elle avec un sourire radieux. « J'aime les gens ponctuels. »

Elle me précède au salon, au bout d'un couloir tapissé de gris clair.

Je m'étonne: « Comme c'est calme ici. On n'entend même pas le bruit de la rue. »

« Oui, on n'entend que les oiseaux. »

Mireille ouvre les deux fenêtres. Accompagné du gazouillis des oiseaux, le soleil d'automne entre à flots dans la pièce, danse sur la moquette grise. Nous nous asseyons à une table basse en acajou. Comme une jeune fille bien élevée fin de siècle, Mireille croise pose ses mains sur ses genoux et me sourit.

« Quel loyer payez-vous pour ce joli appartement ? »

Un point d'interrogation se dessine sur son visage :

« Je ne sais pas. C'est Johnny Stark, mon agent, qui s'en occupe. Ah ! un instant, peut-être que ma tante le sait. »

Elle se lève d'un bond, se précipite dans une pièce voisine et en revient accompagnée d'une petite femme simple aux traits fins et présente :

« Tante Irène. »

Peine perdue : la tante ne



Mireille, entourée de sa famille et parenté

connaît pas non plus le montant du loyer. Elle se retire en s'excusant.

« Le monde entier vous adore », dis-je à Mireille. « Le triomphe ne vous monte pas à la tête, parfois ? »

Elle réfléchit, chuchote « non » et tire sur l'ourlet de sa robe. Ses grands yeux gris-vert me regardent attentivement et, me semble-t-il, un peu intimidés.

« Vous avez quelque chose contre les journalistes ? »

Ma question la détend :

« Je n'ai rien contre les journalistes sympathiques. »

« Vous avez quelque chose contre moi ? »

« Contre vous ? Mais vous êtes sympathique ! »

Elle bat des mains, éclate de

rire – et se mord la lèvre inférieure :

« Excusez-moi, je dois me débarrasser de mon rire. Ma professeure de bonnes manières le trouve trop insouciant, trop sonore, pas du tout décent. »

Elle me regarde gaiement, et éclate à nouveau de rire, encore plus fort qu'avant. Gênée, elle dissimule sa bouche derrière sa main.

À la maison plutôt qu'à l'école

Mireille naît le 22 juillet 1946 sous le soleil d'Avignon. Douze frères et sœurs la suivront. Mme Mathieu a mis au monde son quatorzième enfant en mai dernier ! (1967)

« J'avais toujours fort à faire », raconte Mireille. « Je m'occupais des courses : tous les jours au moins sept litres de lait, cinq kilos de pain, beaucoup de légumes, et tout ce dont on peut encore avoir besoin. » Le soir, elle berce ses frères et sœurs pour les endormir. « C'étaient mes poupées vivantes ! » À 12 ans, Mireille est aussi experte en puériculture que bien des infirmières diplômées. Elle sait parfaitement comment et par quels moyens lutter contre les rhumes, les oreillons, la varicelle, la coqueluche, les angines et la scarlatine. Sa mère n'aurait pu imaginer auxiliaire plus intelligente. Et pourtant, à l'école, la petite Mireille accumule les



« De qui je tiens ma voix ? Du Bon Dieu ! » Malgré sa célébrité, Mireille est restée modeste, timide et pieuse.

mauvaises notes. Rien ne veut se loger derrière ce front énergique. Que lui importent l'histoire mondiale, la géographie, les cours de langue ? Elle a bien plus important, bien plus utile à faire à la maison.

Sa scolarité terminée, Mireille doit aider son père, un tailleur de pierres, à subvenir aux besoins de la grande famille. Elle est ouvrière dans une usine de papier à lettres. Elle chante au réveil, elle chante sur le chemin du travail, elle chante à l'usine. Très souvent (trop souvent, de l'avis de son patron), elle disparaît aux toilettes. « C'était le seul endroit où, dans mon cahier de musique, je pouvais apprendre de nouvelles chansons – à la maison, je n'avais pas le temps. »

Un modèle-phare : Édith Piaf. Avec ses premières économies, elle s'achète un tourne-disque et quelques disques d'Édith Piaf, qu'elle idolâtre. Mireille chante par imitation, étudie le moindre soupir. Un jour, elle participe à un concours de chant en Avignon – sans succès. Elle ne se décourage pas pour autant, et continue à s'exercer, à chanter, à étudier, à chanter. Bientôt,

les voisins surnomment « la cigale d'Avignon » cette jeune fille qui passe son temps à chanter. Elle tente une fois de plus sa chance – et supplante cette fois tous ses concurrents. Les chemins de la gloire s'ouvrent désormais à elle : on l'autorise à représenter sa ville natale dans un concours de chant télévisé à Paris. Elle chante de tout son cœur, elle chante comme son idole : avec désespoir, de toute sa force, de toute sa vérité. Elle termine à peine sa chanson que l'agent Johnny Stark, qui a fait la grandeur de Françoise Hardy, de Sylvie Vartan et de Johnny Hallyday, surgit à ses côtés dans le studio de télévision. « Ta voix est unique », lui-dit-il. « Je vais faire de toi une star mondiale ! » Il tiendra parole. Mireille chante à l'Olympia à Paris, au « Ed. Sullivan Show », au Metropolitan Opera, à l'Hôtel Waldorf Astoria, à la Maison blanche. Joe Pasternak tourne avec elle un film pour la Metro-Goldwyn-Mayer. À ce jour (1967), Mireille a vendu des millions de disques en Europe, en Amérique et au Japon. « Je

ne parviens plus guère à suivre les commandes », m'avoue Eddie Barclay, le roi français du disque.

Et après le chant ? Chanter encore...

Je demande à Mireille : « Votre succès mondial ne vous tourne pas un peu la tête ? »

« Je ne me laisse pas perturber. Tout est venu très vite, j'en suis consciente. J'ai eu beaucoup de chance. Je veux juste espérer que cette chance durera. »

Elle touche le plateau en bois de la table, sourit :

« Je suis un peu superstitieuse, comme vous voyez... »

« Qu'aimez-vous faire en marge de votre métier ? »

Elle répond sans réfléchir :

« Chanter. Chanter encore et encore. Juste chanter. Voyager, c'est pas mal aussi, mais chanter, c'est mille fois mieux. »

La voix de Mireille Mathieu a le volume puissant et le timbre légèrement rauque d'Édith Piaf. Je lui demande :

« Vous considérez-vous comme la nouvelle Piaf ? »

« J'ai une profonde admiration pour Édith Piaf. Mais je ne veux

plus marcher dans ses pas. Je veux devenir moi-même, chanter des chansons qui ont été composées pour moi. J'ai encore beaucoup de travail ! »

J'approuve : « C'est sûr. Mais beaucoup moins qu'avant. »

« Quelle idée ! » se défend Mireille. « Quand on est célèbre, on doit sans cesse se surpasser. Rien n'est offert dans la vie. »

Elle regarde sa montre :

« Mon Dieu, je dois y aller. Je dois enregistrer un nouveau disque chez Barclay. Je n'aime pas faire attendre. »

J'insiste : « Avant de nous quitter, j'aimerais savoir ce qui vous a le plus impressionnée jusqu'ici ? »

« Le jour où, à Bruxelles, j'ai chanté pour des enfants souffrant de malformations. J'ai joué avec eux tout l'après-midi. Les yeux de ces créatures innocentes étaient remplis d'amour, de bonheur et en même temps d'une grande tristesse. Penser qu'aucun d'eux ne dépasserait les 12 ans m'a rendue malheureuse. »

Mireille fait un signe de croix. Ses yeux se noient de larmes.

■ F.W.



Maurice Chevalier, son prestigieux aîné, félicite Mireille Mathieu pour son succès foudroyant.

Fondation Franz Weber – Bilan 2012

Bilan au 31.12.	2012	2011	Compte de perte et profits	2012	2011
Actif			Produits		
Actifs circulants			Ventes	20'195.65	12'206.60
Caisse	3'680.45	1'417.85	Legs	1'952'288.73	2'968'565.96
Caisse Euro	1'098.64	1'238.24	Dons - Abonn. Journal - Obj. FFW	533'797.52	95'902.85
Chèques postaux	356'558.73	256'481.96	Campagne - solde Hiver	116'177.59	94'745.70
CCP Grand V	15'624.82	15'680.07	Campagne Février	163'232.75	334'585.65
Banque: Crédit Agricole Euro	-738.85	8'964.64	Campagne Mai	200'656.20	419'190.60
Banque: Katherin NT	11'376.66	39'769.31	Campagne Août	230'447.10	466'548.10
Banque: Landolt & Cie. CH	6'982.27	124'427.37	Campagne Noël	151'236.30	373'665.21
Banque: Landolt & Cie. Legs	4'711'988.79	4'075'726.38	Parrainages chevaux	20'581.36	26'376.70
Banque: Landolt & Cie. Aus. \$	6'896.39	3'434.80	Dons Animaux Divers	79'665.55	
Banque: Landolt & Cie -Euro	6'392.20	-990.55	Dons Corridas Espagne	196'897.95	
Banque: Landolt & Cie - US \$	68'341.35	-1'164.80	Dons Phoques	58'499.95	
Raiffeisen c/c Euro	12'827.65	11'089.30	Dons Lavaux	858.40	
Banque BCV CH	3'185.15	2'860.20	Dons Protection Sol Suisse	75'370.28	
DC Bank	12'895.40	9'824.20	Dons Résidences Secondaires	126'749.90	
Banque Valiant	574.85	573.00	Dons Togo / Eléphants	66'755.75	
Impôt anticipé	24'479.85	12'555.10	Dons Argentine	3'243.00	
Actions diverses	1'379'860.75	1'502'839.75	Dons Chevaux Divers	149'471.05	
Titres - Act. Parkhôtel Giessbach	7'018.84	7'018.84	Intérêts actifs	39'541.60	37'935.75
Stock marchandises	151'290.05	151'771.25		4'185'666.63	4'829'723.12
Fond. Giessbach au peuple Suisse	888'008.32	831'555.35	Charges		
Débiteurs divers	30'908.32	86'456.20	Salaires et charges sociales	767'728.95	711'570.85
Actif transitoire	53'312.92	25'015.20	Loyer, chauffage, électricité	111'734.96	114'123.20
Total actifs circulants	7'752'563.55	7'166'543.66	Intérimaires	9'642.95	13'379.85
			Assurances	23'566.48	18'765.34
Actifs immobilisés			Affranchissements, téléphone, fax, internet	115'332.42	93'187.69
Immeuble - Bureaux	1'870'965.91	1'870'965.91	Entretien, réparations, installations	13'010.20	10'074.84
Immeuble - France	484'107.25	484'107.25	Fournitures bureau, imprimés, administration	37'187.25	50'583.64
Terrain Col Escrinet	21'907.44	21'907.44	Calendriers, cotisations, document., films	69'556.18	62'045.80
Immobilisé Australie	2'392'115.86	2'400'219.11	Frais maintenance fichier informatique, cours	21'570.45	8'127.60
Installations	9'950.00	13'000.00	Frais voiture	22'882.51	23'426.43
Equipement informatique	12'300.00	14'600.00	Publicité	15'885.20	0.00
Véhicule, machines, mobilier, dépôt marque	41'000.00	54'600.00	Traductions	26'349.80	
Total actifs immobilisés	4'832'346.46	4'859'399.71	Frais voyages, congrès, assemblées, relations pub.	70'862.53	52'667.60
Total actifs	12'584'910.01	12'025'943.37	Frais généraux divers, recours, honoraires avocats	123'017.81	88'966.67
			Frais banques	4'551.90	5'572.05
Passif			Amortissements	25'081.90	27'350.85
Fonds étrangers			Intérêts hypothécaires	4'886.85	5'493.70
Helvetia Nostra	192'741.70	22'150.90	Frais immeuble	27'925.79	7'206.40
Créanciers divers Aust.	237.06	3'452.76	Variation s/marchandises	481.20	23'769.50
Créanciers divers	7'908.76	0.00	Variation monétaire	14'492.36	6'082.27
Hypothèque-Banque Migros	210'000.00	220'000.00	Variation s/titres	1'500.00	
Provision pour frais	5'000.00	5'000.00		1'507'247.69	1'322'394.28
Passif transitoire	227'778.72	189'409.93	Campagnes		
Total fonds étrangers	643'666.24	440'013.59	Parc National Fazao - Malfakassa	445'398.17	379'517.77
			Réserve Nature F. Weber Territory	171'628.19	605'507.02
Fonds propres			Action Février	117'849.70	131'423.25
Report	11'585'929.78	10'117'474.91	Action Mai	92'814.05	136'263.10
Bénéfice	355'313.99	1'468'454.87	Action Août	99'979.85	112'671.25
Total fonds propres	11'941'243.77	11'585'929.78	Action Noël	94'153.30	115'448.10
Total passifs	12'584'910.01	12'025'943.37	Journal F.W.	265'996.28	192'378.68
			Défense Patrimoine campagne environnement	11'936.42	99'363.65
			CITES		6'595.46
			Campagne animaux divers et phoques	33'035.23	47'442.72
			Sauver le Lavaux	969.10	4'164.70
			Îlot Finlande	139.60	0.00
			Actions diverses		10'595.89
			Corrida Europe	89'962.52	197'502.38
			Corrida Amérique Latine	117'336.16	
			Chevaux Eboueurs Amérique Latine	68'317.95	
			Initiative Résidences Secondaires	701'509.15	
			Stop Commerce Ivoire	12'079.28	
				2'323'104.95	2'038'873.97
			Total charges	3'830'352.64	3'361'268.25
			Résultat		
			Bénéfice	355'313.99	1'468'454.87
				4'185'666.63	4'829'723.12



Grandhotel Giessbach

BRIENZ

Le Giessbach en chèque cadeau à offrir sans modération

Besoin d'un cadeau de Noël ou d'anniversaire, ou d'un geste de remerciement? En offrant un séjour au Giessbach, vous offrez de la sérénité, de l'énergie, un moment de détente et un voyage à travers l'époque dorée de l'hôtellerie. Choisissez parmi les options suivantes :

Chèque cadeau pour

1 nuit dans la suite "Giessbach"

avec vue sur le lac de Brienz, salle de bain et terrasse privée de 25m² pour CHF 750

Chèque cadeau pour

La suite "Davinet" ou "Kehrli"

avec balcon, vue sur le lac de Brienz, salle de bain pour CHF 564

Chèque cadeau pour

1 nuit en chambre double "Bellevue"

avec vue sur le lac de Brienz, salle de bain pour CHF 474

Chèque cadeau

1 nuit en chambre double "Romantique"

avec salle de douche ou de bain pour CHF 384

Les tarifs indiqués sont ceux de la haute saison, ils comprennent le petit-déjeuner buffet, un aller-retour par personne avec le funiculaire le plus ancien d'Europe, le supplément weekend, service, taxes et TVA pour 2 personnes. Les chèques ont une validité de deux saisons. S'ils sont utilisés en basse saison, nous créditons la différence à vos invités, pour régler les consommations

Vous pouvez également ajouter les prestations suivantes:

- Un menu du soir de plusieurs plats à CHF 84.-- par personne, au Parkrestaurant
- Une bouteille de champagne dans la chambre, un bouquet de fleurs et d'autres surprises

Par ailleurs, vous avez la possibilité d'offrir un chèque cadeau pour différentes prestations, de la valeur de votre choix.

Le chèque cadeau vous sera envoyé avec un prospectus de l'hôtel. Pour le paiement, nous vous joindrons un bulletin de versement.

Grandhotel Giessbach, "La résidence historique au dessus du lac de Brienz."

GRANDHOTEL GIESSBACH

CH-3855 Brienz Tél. +41 (0)33 952 25 25 Fax +41 (0)33 952 25 30
grandhotel@giessbach.ch www.giessbach.ch

swiss
historic
hotels